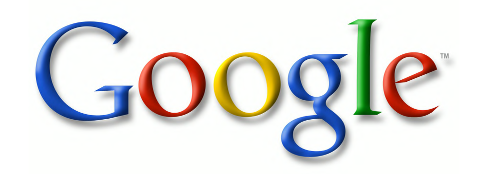
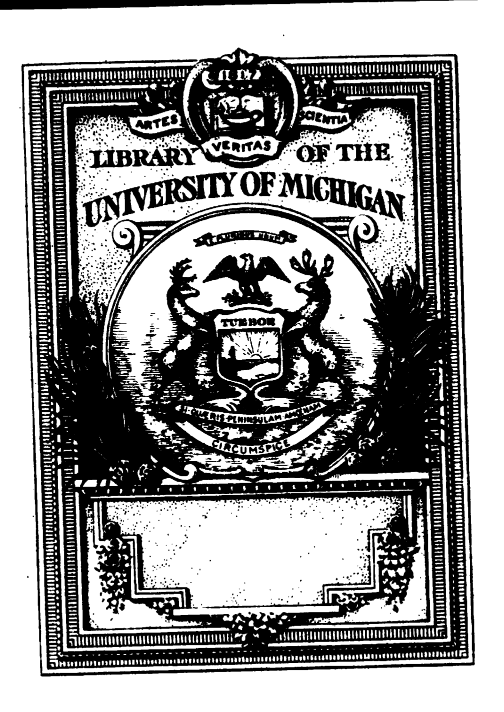

Google


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
& PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS



100



RELATION
DE CE QUI S'EST PASSÉ
DANS UNE
ASSEMBLÉE,
TENUE AU BAS
DU PARNASSE
Pour la Réforme
DES BELLES LETTRES.
OUVRAGE CURIEUX,
Et composé de Piéces rapportées, selon la METHODE des Beaux Esprits de ce tems.

Purpureus, latè, qui splendeat, unus & alter
Assuitur pannus. Horat. Ars Poët. vers. 15.



Antoine Gachet

Par m. l'abbé D'Artigny,

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XXXIX.

EPITRE DEDICATOIRE.

Au très-Illustre, très-Docte & Savantissime DOCTEUR MATANASIUS; Recteur magnifique de l'Université de Pedanstadt, &c.

PHE'NIX & gloire de nos jours, PRINCE des Critiques Anciens & Modernes.

VOICI un Ouvrage digne de vous, que j'ai l'honneur de vous présenter. Interrompez

pour quelques momens ces travaux Littéraires qui vous ont élevé à un Rang si distingué dans la République des Lettres, qu'on peut dire de vous, ce que François de Rosset *dit de sa belle & généreuse* Princesse Philis : *qu'elle étoit l'ornement de son Siécle, la honte du Siécle passé, & l'Envie des Siécles futurs. J'ôse vous assûrer avec cette noble hardiesse que l'amour propre inspire d'ordinaire aux Auteurs qui sont au-dessus du commun, que vous lirez cette Rélation avec plaisir. Vous y découvrirez à chaque page une érudition choisie, des pensées neu-*

neuves, des graces, des fleurs qui ne le cédent peut-être qu'à celles que vous avez sçû répandre si à propos dans vos excellentes Remarques *sur* le Chef-d'œuvre d'un inconnu. *Je ne crains point qu'après avoir achevé la lecture de mon Ouvrage, vous disiez, à l'exemple de cet Empereur qui fit les délices du genre humain*, Amici, Diem perdidi. *Vous jugerez au contraire que cette Production me va faire un honneur infini; & que je suis bien éloigné de ressembler à ces Ecrivains infortunés, tels que* R. R. P. P. Alexandre &

Thomassin, *qui, selon la Remarque judicieuse de* Mr. l'Abbé Lenglet, *n'ont de l'esprit qu'au bout des doigts. Ce mot d'esprit me fait penser que je devrois faire ici l'Eloge du vôtre, mais par où commencer?*

Comme en cueillant une Guirlande,
L'œil est d'autant plus travaillé,
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande.
Tant de Fleurs de tant de côtés,
Faisant paroître en leurs beautés
L'artifice de la nature,
Il tient suspendu son desir,
Et ne sçait en cette peinture
Ni que laisser, ni que choisir.

D'ail-

D'ailleurs, j'ai été prévenu par des Savans distingués, tels que Gamaliel Acosta, Mahalaleel, Benjuda, Chrisologos Caritides, Henricus de Bolinbroke, Franciscus Rudolphus, Astreolides Elephantius, *& une infinité d'autres, dont l'Univers entier connoît le mérite. Que n'ai-je du moins les talens de* Guillaume Pestel, *ou plûtôt ceux de l'Illustre* Mr. Masson, *ce fameux auteur de la* feüe Histoire Critique de la République des Lettres! *Je me servirois de vingt-six Langues, & sur-tout de la* Malabare, *pour vous assûrer que je serai toute ma vie avec un respect*

&

& une véneration ſans bornes,

DOCTEUR INCOMPARABLE,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

L. D. ***.



AVERTISSEMENT qui peut tenir lieu de Préface.

TOUT le monde sait qu'en 1668. Gueret fit imprimer à Paris un petit Livre, intitulé *le Parnasse Réformé*. Trois ans après il en donna la 2e. partie, sous le titre de *Guerre des Auteurs*. C'est un Songe tout de Littérature & Bel-esprit, où Gueret suppose qu'il vit le Parnasse en feu par la division & la jalousie des Auteurs, qui se disoient leurs vérités. C'étoit une critique très-fine, enveloppée

loppée ſous cette Image agréable.

En 1687. un Schiſme s'étant formé dans la République des Lettres, à l'occaſion du Poëme de Perraut, intitulé *Le Siécle de Loüis le Grand*, de Caillère publia ſon *Hiſtoire Poëtique de la Guerre nouvellement déclarée entre les Anciens & les Modernes.* Il ſuivit l'idée de Gueret, mais il ne l'exécuta pas ſur le même ton: il ne put jamais attrapper l'enjoüement répandu dans *le Parnaſſe Réformé.* Dix-ſept ans aprés, l'Abbé de la Bizardière, connu par des Ouvrages ſur la

Pologne, donna ſes *Caractères des Auteurs Anciens & Modernes*; ſatire pleine de ſel & de goût. J'ai travaillé ſur le plan de ces Auteurs, & je me flatte d'avoir réüſſi. L'idée que j'ai ſuivie, la variété des matières, la fineſſe des penſées, le tour de l'expreſſion, tout plaira à un Lecteur éclairé. Ce qui ſurprendra le plus, eſt la vaſte érudition qui regne dans cet Ouvrage. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur la Table qui ſuit cette Préface, on y verra avec étonnement les noms de près de 500. Auteurs. Heureux

reux l'Ecrivain qui ſait faire un ſi bon uſage de ſes talens! Cheuvreau nous dit dans *l'Avertiſſement* qui eſt à la tête de ſon *Hiſtoire du Monde*: „ *On pourra juger par mes Réflexions & „ par mes Remarques, ſi j'ai „ du diſcernement & de la „ lecture*". Qu'auroit-il donc penſé, s'il eût vécu aſſez long-tems pour voir un Ouvrage de Littérature tel que celui-ci? Sans doute il auroit augmenté ſon Hiſtoire de la moitié, par de nouvelles citations de Rabbins & d'Auteurs ſans nombre; encore n'auroit-il jamais acquis la réputation

que je me vais faire parmi les Pédans & les Littérateurs. On me reprochera peut-être que ce livre n'est qu'un tissu de ce que plusieurs ont écrit avant moi; l'objection est puerile, & un Auteur célébre, c'est Mr Rollin, y a répondu, premièrement dans sa *Manière d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres* & ensuite dans son *Histoire Ancienne*. Ce Savant avouë de bonne-fois, qu'il ne se fait point un scrupule, ni une honte de piller par tout, souvent même sans citer les Auteurs qu'il copie, parceque quelque-fois il se donne la liberté

d'y faire quelques changemens. J'ai suivi son exemple ceux qui ont beaucoup de lecture, reconnoîtront aisément où j'ai pris divers morceaux que j'ai enchassés ; les ignorans voyant que les marques de mon Livre ne sont point noircies de citations me feront honneur de tout, admireront ma fècondité, & contenteront mon amour propre en m'acordant leurs sufrages.

Il y a une autre dificulté qu'il est bon de prévenir ; pourquoi dira-t'on faire un Livre si court, lorsqu'on est en état d'enrichir le Public

de mille choſes curieuſes & intereſſantes ? Le reproche eſt obligeant & merite bien que je me juſtifie. Voici donc ma réponſe. comme je prévois que cette première Edition ſera bien-tôt enlevée, j'en donnerai inceſſament une autre, revûë, corrigée & augmentée d'une ſeconde partie ; tout cela ſera acompagné d'excellentes Remarques & d'une réponſe anticipée aux cenſures qu'on pourroit faire de cet Ouvrage : cette petite ſuperchérie n'eſt que pour les demi-Savans. ils ont ſouvent oüi dire qu'on ne critique que les bons Li-

vres, ils ne manqueront pas de redoubler leur ẽsti-me pour le mien desque je pourrai leur persuader que j'ai été ataqué. Si cela ne sufit pas, j'ecrirai moi-même contre mon livre : ce n'ẽst pas une chose rare. *Les Dialogues des morts* & *le jugement de Pluton*, sont de Mr. de Fontenelle. Mr. l'Abbé Lenglet aprés son *Traité de l'usage des Romans* à fait l'*Histoire justifiée contre les Romans*, je pourrois encore citer, l'Abbé Richard Auteur des deux *vies du pere Joseph*; Gatien des Courtil & quantité d'Ecrivains, mais je re-

ſerve ce détail pour une autre ocaſion.

Ordinis hæc virtus erit & Venus aut ego fallor.
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici.
Pleraque differat, & præſens in tempus omittat.
Horat. de Art. Poëtica ℣. 43. *& Seq.*



TABLE

DES HOMMES ILLUSTRES, des Auteurs & des Ouvrages cités dans ce Volume.

ABel.
Ablincourt.
Achilles Tatius.
Adam.
Amelot de la Houssaye.
Amiot.
Alphonse, Roy de Castille.
Aldrouande.
Anacreon.
Andri.
Alençon. (Marguerite Duchesse d'.)
Antonins. (les.)
Apollon.
Appollonius de Thyane.
Apprius. (le Prince.)
L'Argiliére.
Aretin. (Pierre.)
Æneas Silvius.
Argens. (le Marquis d'.)
Aristote.
Aristophane.
Arnaud. (Antoine.)
Athenée.
Atlas.
Attila.
Archimbaud. (l'Abbé.)
Averroës.
Auguste.
Avicenne.
Aucour. (Barbier d'.)
Aunoy. (Me. d'.)
Alexandre. (le P.)
Ausonne.
Austriche. (Marie Therese d'Autriche.)
Archimede.
Astruc.
BAcchus.
Baillet.
Balzac.
Bourgogne. (Duc de.)
Bandel.
Banier.
Barbeyrac.
Bayle.
Beausobre.
Beaumarchais.
Bernoulli. (M. M.)
Baudelot.
Bernier.
Berruyer. [le P.]
Bouhier. [le President.]
Bourdaloüe.
Boccace.
Bignon.
Boerhave.
Beverland.
Bouhours. (le P.)
Budé.
Bonfrerius.
Bochart.
Le Bœuf. [M.]
Le Brun.
Bossuet.
La Bruyere.

Le Bernin.
Du Bos (Abbé.)
De Boze.
Buchanan.
Bussi.
Brossette.
Beroalde de Verville.
Bembo.
Le Berni.
Bordelon. (Abbé.)
Du Bellay. (Joachim.)
Berthaud.
Barthenon.
Boyle.
Boisrobert.
Brumoy, (le P.)
Barrin. (Abbé.)
Bonserade.
La Bizardiere. (Abbé de.)
Bibliotéque françoise.
Du Bois.
Burman.
Bentley.
Bibulus.
Bervix (Duc de.)

CAmusat.
La Calprenede.
Calvin.
Chapelain.
Chaulieu (Abbé de.)
Camus.
Charlemagne.
Charles Quint.
Cardan.
Copernic.
La Chambre.
Le Camœns.
Cléves. (Princesse de.)
Corneille. (Pierre.)
Commire. (le P.)
Coulange.
Carmes. (les PP.)
Cheminais (le P.)
Cornelius à Lapide.
Charlevoix. (le P. de.)
Chapelle.
Calmet. (Dom.)
Cirus.
Clelie.
Choisi. (Abbé de.)
Cousin. (le Président.)
Carache.
Cham.
Caïn.
Cassini.
Courrayer. (le P. le.)
Casaubon
Cerceau. (le P. du)
Le Cerf. (Dom.)
Le Clerc. (Jean.)
Le Clerc. (Abbé.)
Q. Curce.
Le Couvreur. (Mlle.)
Chorier.
Catulle.
Casimir. (le P.)
Chevreau.
Campanus.
La Case.
Chef-d'œuvre d'un inconnu.
Calderon.
Colonies iduméanes.
La Clede.
Crebillon. (le fils.)
La Croze.
Chicoyneau.
Du Castre d'Auvigny.
Claude. (Ministre.)
Caillères. (de.)

DEs Cartes.
Dioscoride.

Dionis.
Druides.
Despreaux.
Daniel. (le P.)
Diane de Poitiers.
Dona Maria.
Devonius.
D'Elbene.
Despertes.
Didon.
Dacier. (André.)
Dacier. (Me.)
Diamante.
Des Marets. (S. Sorlin.)
Des Forges Maillard.
Des Fourneaux.
Des Marais. (Abbé.)
Dufay.
Esope.
Epicure.
Enos.
Eve.
Evelide.
Erasme.
Espion Turc.
Eustachius.
Etlan. (Comte d'.)
Exiles. (M. d'.
Eustache. (le P)
Fontaine. (la.)
Falconet.
Faydit. [Abbé.]
Furetiere.
La Fare. (Marquis de.)
Le Févre. (Tannegui.)
Fourmont. (Abbé.)
Fernel.
François I.
Felibien.
Fontaines. (Abbé des.)
Fenelon.
La Force. (Mlle. de.)
Fontenelle.
Fronton du Duc. (le P.)
Flaminius.
Fuscus.
Furnius.
Fléchier.
Le Franc.
Freret.
Fresny. (du.)
Gassendi.
Gordon de Percel. (le Chevalier.)
Galien.
Gedoyn. (Abbé.)
Galilée.
Gomberville.
Gymnosophistes.
Girardon.
Guerre des Auteurs.
Le Guide.
Guyon. (Abbé.)
Gayot de Pittaval.
Godeau.
S Gelais. (Mellin de.)
Grimaret.
Grotius.
Gresset (Abbé.)
Gueret.
Huguens.
Hippocrate.
Harvé. 1.
La Hire.
Helvetius.
Hobbés.
Homere.
Horace.
Henoch.
Houlieres. (Me. des.)
Hardoüin. (le P.)
Du Halde. (le P.)

Hermant.
Hoschius.
Hôpital. (Marquis de l'.)
Huet.
Houtteville. (Abbé.)
Heliodore.
Heroët.
Habert.
Henriade. (la.)
JAphet.
Janiçon.
Jean de Saintré.
Jesuites.
Josuë.
Jean III.
Jupiter.
Jurieu.
Jonston.
Jouvenel.
Juvenal.
KEpler.
LOüis XIII.
Loüis XIV.
Loüis XV.
Lactance.
Lamech.
Lamy. (le P.)
Lamy Medecin.
Lemery.
Leibnits.
Locke.
Lucile.
Le Loyer.
Liniere.
Leon X.
Lettres Provinciales.
Lettres Juives.
Lettres Persanes.
Lenglet. (Abbé.)
Luther.
Lucrèce.
Le Lutrin.
Ludolfe.
Lussan. (Me. de.)
Laerce. (Diogene.)
Lamoignon.
Laviaur.
MAlabares. (Princesses.)
Mustapha Effendi.
Morrof.
La Monoye.
Mallebranche.
Marianne. (la vie de.)
Mersenne.
Mazarin. (le Cardinal.)
Mariana.
Maffée. (le P.)
Mathiole.
Malpighi.
Mages.
Milton.
Menandre.
Moliere.
Mecenas.
Michel. (Abbé.)
Minutius Felix.
Malherbe.
Montagne.
Meziriac.
Le Maître.
Mars
Maimbourg. (le P.)
Massillon.
Menage.
Massieu.
Mabillon. (le P.)
Machiavel.
Martiniere. (Bruzen de la)
Méthode pour étudier

l'Histoire.
Mercure.
Meursius.
Marot.
Du May.
Martial.
Mambrun. (le P.)
Meun. (Jean de.)
Le Moine. (le P.)
Montausier. (Duc de.)
Marcile Ficin.
Marcile. (Theodore.)
Morin. (Simon.)
Moïse.
Montfuron.
Montreüil.
Marolles. (Abbé.)
Mathanasius.
Memoires secrets de la Rep. des Lettres.
Mallet.
Messala.
Marivaux.
Malcrais de la Vigne. (Mlle. de.)
Mémoires d'un homme de qualité.
Montesquiou. (le Président.)
Mornay. (Duplessis.)
La Mothe. (Houdart.)
Muret.
Neptune.
Niceron. (le P.)
Nevvton.
Nicole.
Noüet. (le P.)
Noë.
Noelle.
Nadal. (Abbé.)
Nodot.
Nericaut des Touches.
Orleans. (Duc d')
Ozanam. (M.M.)
Olivet. (Abbé d'.)
Orleans. (le P. d'.)
Octavius.
Ovide.
Paysan parvenu.
Pandore.
Parnasse réformé.
Perraut.
Phedre.
Pyrrhon.
Pythagore.
Paré. (Ambroise.)
Plaute.
Petau. (le P.)
Papebroch. (le P.)
Pindare.
Petit Didier. (le P.)
Philippe I.
Pluton.
Petrarque.
Politien.
Pelletier. (le.)
La Placette.
Patru.
Pascal.
Petrone.
Port-Royal.
Pavillon.
Pelisson.
Pons (Abbé de.)
Le Poussin.
Perizonius,
Pilis. [Barthol de.]
Prévôt. (Abbé.)
Postel.
Poujet. (le P.)
Properce.
Platon. Pogge. (le.)

Pline le jeune.
Pujet.
Pollion.
Plotius.
Pison.
La Peyre d'Auzolles.
Pierre le Grand.
Polignac. (le Cardinal,)
Pie II.
Perron. (Cardinal du.)
Pardies. (le P.)
Pezron (Dom.)
Perier. (Bonaventure des.)
QUinaut.
La Quintinie.
D. Quichotte.
RAbbins.
Regnier.
Regis.
Rohan.[le Cardinal de]
Rollin.
Regnier Desmarais.
Rohaut.
Regis,
Rabelais.
Riccioli. (le P,)
Riolan.
Reaumur.
Racine. (M. M.)
Réverand. (Abbé.)
Rapin. (le P.)
Rousseau.
Renaudot. (Abbé.)
La Ruë. (le P. de.)
Richelieu.(le Cardinal.)
Ronsard.
Rigaud.
Rousset.
Rhodope,
Rèmond. (le P.)
Resnel (Abbé du.)
SAturne.
Sannazar.
S. Augustin.
S. Basile.
S.Gregoire de Nazianze.
S. Gregoire de Nysse.
S. Chrysostome.
S. Cyrille.
S. Ambroise.
S. Jerôme.
S. Leon.
Salvien.
S. Eucher.
Servet.
Socrate.
Sebastien. (le P.)
Stanley.
Sambethe.
Sem.
Santeüil.
Spinosa.
Sapho.
Serrarius.
Scaliger.
Satire Menipée.
Saci.
Le Sueur.
Scheffmacher.
Scuderi.
Scuderi. (Mlle. de.)
Sioppius.
Sulpice Severe.
Sauveur.
Solin.
Stentor.
Sarasin.
Saumaise.
La Suze, (Comtesse de.)
Sales. (François de.)
Simon. (Richard.)

Sevin. (Abbé.)
Sirmond. (le P.)
Segrais.
Sigé . (Loüise,)
Solis. (Antenio,)
Strada.
Spectres. (Histoire de.)
Servius.
Souciet. (le P.)
Segui. (Abbé.)
Sautel. [le . .]
Sydenham.
Le T *Asse.*
Tanzaï. [le Prince.]
Telémaque travesti.
Tarpa.
Telémaque (Avatures de,]
Thalés.
Tertulien.
Theatro Jesuitico.
Theodoret.
Theophraste.
Tichobrahé.
Tilladet. [Abbé de.]
Tournefort.
Tellier. [le P. le,]
Terence.
Tournemine. [le P. de.]
Turenne. [Vie de.]
Tarteron. [le P,]
Le Titien.
Turnebe.
Trublet. (Abbl.)
Tolland.
Theophile.
De Thou.
Tibulle.
Timon.
Toinard.
Themiseüil. [M. de.]
Thiard. [Pontus le.]
Thomassin. [le P.]
V *Ulcain.*
Varignon.
Varius.
Valgius.
Viscus.
Villars. [Maréchal de.]
Varron.
Vaux [Jean de.]
Vernay. [du.]
Villis.
Virgile.
Vallius.
Varillas.
Vaillant.
Vavasseur. [le P.]
Vaugelas.
Vossius. [Gerard.]
Vossius. [Isaac.]
Vida.
Voiture.
Ville-Dieu. [Me. de.]
Villalpand.
Voltaire.
Voyage Litteraire.
Vestremme.
Vergier. [du.]
Wormius.
X *Enophon.*
Z *Aide.*
Zamolxis.
Zenon.
Zoroastre.



RELATION DU PARNASSE.

Hæc Sit propositi nostri summa, quod sentimus loquamur, quod loquimur sentiamus. Seneca Epist. 75.

L'Assemblée qui s'étoit tenuë à Delphes en 1702. bien loin de rémédier aux abus qui déshonoroient la République des lettres, n'avoit servi qu'à les augmenter. Ce qui du tems de Louïs le Grand n'étoit que démangeaison d'écrire, s'étoit changé en fureur sous le Regne de Louïs XV. on vouloit être Auteur à quelque prix que ce fût. Le Public accablé de mauvais livres avoit beau se plaindre, on ne respectoit plus ses décisions. Des extraits de Gazettes cousus

ſans art & ornés de reflexions triviales, paraiſſoient impunément ſous le titre, d'*Hiſtoire*, *où de Mémoires d'Hommes illuſtres*, à ces Rapſodies mépriſables ſuccedoient des *livres d'amuſement* écrits d'un ſtile dur, ou trop guindé, ſans conduite & ſans caractère; des *Poëſies* faites en depit des Muſes, & des *Diſſertations* remplies d'une litérature pédanteſque.

L'ignorance & le mauvais goût étoient venus juſqu'à ce point, qu'il s'étoit trouvé deux Auteurs, dont l'un dans un voyage inſipide *au païs de Romancie*, vouloit proſcrire tous les Romans; tandis qu'un autre par un excès de bizarrerie tout opposé, les préféroit à l'Hiſtoire, & en conſeilloit la lecture aux jeunes perſonnes pour leur aprendre à ſe garantir des piéges de l'Amour.

Un troiſième, ne pouvant ſe réſoudre à abandonner le Burleſ-

que aux plaisans du Pont-neuf; discontinuoit la *Vie de Marianne* & *le Païsan Parvenu*, pour faire *le Télémaque Travesti.*

D'autres animés par le conseil que donne Juvenal.

Aude aliquid Brevibus Gyaris & carcere dignum Si vis esse aliquis.

Regardoient la Bastille d'un œil intrépide, & trouvoient des Imprimeurs pour *Tansai* & les *Princesses Malabares.*

Le plaisir de dire des obscénités, faisant oublier les bienseances de l'état & de la profession, donnoit naissance à des *Commentaires* sur *Marot* & persuadoit qu'on ne pouvoit-être reconnu sous le nom de *Chevalier Gordon de Percel.*

Les Savans gemissoient à la vûë de tous ces desordres; mais leurs efforts étoient inutiles; leurs prières, leurs menaces, leurs exhortations tout étoit meprisé: Apollon lui-même irrité du peu

de cas qu'on faisoit de ses Reglemens, se disposoit à abondonner le Parnasse, qu'il ne regardoit plus que comme un sejour indigne de lui : Les Muses entroient dans son ressentiment ; & on étoit à la veille de voir retomber dans la barbarie les Sciences & les Beaux Arts ; lorsque quelques Auteurs choisis s'assemblerent, pour detourner, s'il étoit possible, les malheurs dont la Republique des Lettres étoit menacée. On convint d'abord qu'une nouvelle reforme étoit d'une nécessité indispensable. Pour y reüssir il falloit convoquer une assemblée de tous les Auteurs, & c'est ce qui paraissoit le plus difficile.

Après quelques contestations on décida qu'on enverroit des deputés à Esope Gouverneur de Delphes, pour le prier au nom des véritables savans, de faire un dernier effort auprès d'Apollon,

& le suplier de permettre qu'on s'assemblât, pour aporter quelques remedes à des maux capables de desoler son Empire. Le projet étoit bon, il n'étoit question que de l'exécuter. Par malheur il ne se trouvoit là personne qui connût Esope, où qui eût été à Delphes: on auroit bien choisi M,.... mais les fautes de Geographie qui lui avoient échapé dans son Histoire, faisoient craindre qu'il ne s'égarât en chemin. dans cet embarras on jetta les yeux sur Furetiere, Gueret, de Caillères & l'Abbé de la Bizardière. Ces quatre Auteurs connoissoient le Parnasse depuis long-tems, ils se chargerent de la commission sans hèsiter, & arrivèrent bien-tôt à Delphes; ils trouvèrent le Gouverneur à table avec Rhodope Phedre, & la Fontaine. Rhodope leur parut d'une beaute à éblouïr; la Fontaine cherchoit à lui plaire, & sembloit

avoir oublié pour elle toutes ses distractions. Ce n'étoit plus cet air stupide, ce sourire niais & ces rèveries continuelles qu'on lui a reprochés; sa phisionomie étoit fine & spirituelle; le feu brilloit dans ses yeux, sa conversation étoit animée; & l'on voyoit le veritable la Fontaine. Esope fit mille caresses aux députés, & alla sur le champ les presenter à Apollon: leur Harangue fut courte mais touchante. Le Dieu se laissa flechir, & donna un ordre pour les Journalistes, afin qu'ils invitassent dans leurs *Nouvelles Littéraires* les Auteurs à se trouver à Delphes le 20. May de l'année 1738.

Les Poëtes, les Faiseurs de *Romans* & de *Nouvelles Galantes* arrivèrent les premiers. Les Historiens les suivoient de près, & annocèrent qu'ils avoient laissés derrière eux les Critiques & les Phi-

losophes mais qu'ils paroîtroient avant la fin du jour.

Le Château de Delphes n'étoit pas assés spacieux pour contenir une si nombreuse multitude. Il étoit à craindre que la confusion inséparable des grandes assemblées ne rompit les mesures qu'on vouloit prendre ; lorsque la Quintinie qui étoit venu avec Perraut, représenta qu'il y avoit au bas du Parnasse une vaste prairie émaillée de fleurs, où serpentoient mille petits Ruisseaux. Que l'air y étoit plus pur qu'à Delphes, & que la Saison étoit trop belle pour n'en pas profiter ; l'avis fut goûté de tout le monde. Le seul Chapelain s'y oposa ; il soutint que la dernière assemblée s'étant tenuë dans ce Château, il ne falloit rien innover : qu'il y avoit tout à craindre de la part des Barbares qui ne manqueroient pas de venir les attaquer, & met-

troient tout au pillage ; que la dernière fois on avoit eû la sage precaution de placer des Sentinelles à toutes les avenuës pour empêcher les surprises. La crainte de perdre ses richesses faisoit parler Chapelain. L'Abbé Sevin le fit remarquer, & dit pour rassurer ceux qui avoient des frayeurs pareilles, que s'il prenoit envie aux Gaulois de venir piller le Temple de Delphes une seconde fois, il obtiendroit de Mustapha Effendi, son ami particulier, un corps de Janissaires qui les garantiroit de toute insulte.

L'Abbé Sevin prit de là occasion de faire l'éloge de ce Musulman qui aimoit les savans, surtout ceux de France ; & en avoit donnè des preuves à l'Abbé Sevin & à l'Abbé Fourmont, dans le Voyage littéraire qu'ils firent dans le Levant par ordre du Roi, en 1729. & 1730.

Comme la journée étoit trop avancée pour rien entreprendre, & que d'ailleurs chacun paroissoit fatigué du voyage; on remit l'assemblée au lendemain. Anacréon, l'Abbé de Chaulieu & le Marquis de la Fare proposerent une partie de débauche, Linière les voulut suivre, mais on lui dit qu'il ne manquoit pas de Cabarets à Delphes, & qu'il pouvoit y passer la nuit.

Dès qu'il fut jour, Apollon s'alla placer sur un Trône qu'Esope lui avoit fait preparer, les Muses étoient un peu au-dessous sur des sieges de Gazon. dans un moment la Prairie fut remplie d'Auteurs, les plus récens parloient tous à la fois, & crioient qu'on leur fit place, mais Gueret leur aïant representé que s'ils continuoient le désordre, on les chasseroit comme des perturbateurs du repos public, il se fit

tout-à-coup un grand silence.

En cet endroit quelqu'un s'écria qu'il paroissoit un gros de troupes sur le grand chemin qui mene à Delphes. Des gens qui n'avoient pour toute arme que des livres & du Laurier, n'étoient pas en état de se défendre; on se répantoit déja de ne s'être pas renfermé dans le Château: chacun étoit dans la consternation, lorsque Fontenelle, qui avoit une lunette d'aproche, fit un cri de joye, rassurés vous, dit-il à l'assemblée, cetre troupe, qui paroît de loin si formidable; n'est composée que de Savans de plusieurs Nations, & Pierre le Grand est à leur tête. à ce nom respectable, Apollon se leva & se faisant acompagner de Fontenelle & des Frères Bernoulli, alla au-devant de l'Empereur de Russie.

Après les premiers complimens, j'ai apris lui dit ce Prince,

qu'il devoir y avoir une assemblée à Delphes ; le désir de connoître tant de Grands Hommes : que leurs talens ont rendus immortels, m'a fait abandonner mes Etats ; sans être Auteur, j'espère qu'en qualité de membre de l'Académie des sciences, vous me permetrés de satisfaire ma curiosité. Non-seulement, repondit Apollon, nous vous recevrons comme Académicien ; mais comme Roi & Empereur qui a établi les Sciences & les Arts dans les vastes Etats de sa domination.

L'arrivée du Czar causa un grand désordre : comme chacun rompoit les rangs pour le voir de plus près, certains Auteurs, qui ne se plaisent que dans le trouble, se plaignant qu'on les étoufoit, sous ce prétexte en maltraiterent d'autres : ceux-ci se défendirent vigoureusement : la confusion alloit devenir générale, lorsque

le Dieu du Parnaſſe fit prendre les plus mutins, & intimida tellement les autres, que chacun peu-à-peu reprit ſa place.

Apollon fit ſigne à Eſope d'aprocher : il lui parla à l'oreille, & peu de tems après, on aporta trois ſiéges que l'on plaça auprès du Trône : celui du milieu étoit le plus élevé. Eſope y fit aſſeoir Pierre le Grand, les deux autres furent ocupés par Charlemagne & par François premier.

On voulut alors faire paſſer en reveuë les Auteurs Anciens & Modernes, mais on ne ſavoit par où commencer, comme les rangs n'étoient pas encore reglés, chacun dans la bonne opinion qu'il avoit de ſoi-même vouloit marcher le premier. Les Poëtes prétendoient le pas ſur les Orateurs, les Hiſtoriens le prétendoient ſur les Poëtes, & les Philoſophes ne vouloient céder ni

aux

aux uns ni aux autres. Dans cet embarras, le pere Niceron ſavança, & dit, que ſi on vouloit lui donner un ordre par écrit, avec plein pouvoir de punir ceux qui refuſeroient d'obeïr, il ſe chargeoit de tous les évenemens: on admira ſon courage; mais l'entrepriſe étant au-deſſus des forces d'un ſeul homme, on lui donna pour collégues, Baillet, Morrot, La Monoye, & le pere Euſtache.

Ces inſpecteurs trouverent d'abord de grandes opoſitions, mais ils ſurent joindre ſi à propos les prières aux ménaces, que les eſprits ſe calmèrent inſenſiblement; à condition néanmoins que ce qu'on alloit faire ne tireroit point à conſéquence pour l'avenir.

Il reſtoit une autre difficulté. Le pere Niceron vouloit que l'on fit deux corps ſeparés des Anciens & des Modernes: Morrot, Baillet, le pere Euſtache ſoutenoient

que cette distintion étoit inutile, & qu'il valloit mieux ranger les Auteurs selon leurs différentes professions : la Monoye prétendoit au contraire, que comm'il se trouvoit quantité d'Auteurs qui avoient excellé dans divers genre de littérature, ils n'a partenoient pas plus à une classe qu'à une autre.

Apollon suplié de prononcer sur ce different, décida qu'il faloit suivre l'ordre des professions, que les Anciens auroient le pas sur les Modernes, & sur le champ on fit marcher les Philosophes.

Diogéne-Laerce étoit à leur tête. On distinguoit dans les premiers rangs Thalés, Socrate, Platon, Xenophon, Euclide, Zenon, Pythagore, Epicure, Theophraste, Pyrrhon, Aristote, Archimede.

Parmi les Modernes, Descartes, Gassendi, Locke & Mallebranche marchoient les premiers. Ils étoient

ſuivis de cette foule de grands Hommes que l'Academie Royale des ſciences a produit. Le Marquis de l'Hôpital, les Bernoulli, le Pere Sebaſtien Carme, la Hire Pere & Fils, Varignon & les deux Ozanam.

Fontenelle avoit ſoin d'inſtruire Pierre le Grand, du nom de ceux qui compoſoient cette Troupe reſpectable ; & du genre de ſciences où ils avoient excellé. Il lui fit remarquer Alphonſe Roi de Caſtille, Copernic, Ticho-Brahé, Galilée, le Pere Riccioli, Kepler, Bernier, Rohaut, Regis, le Pere Lamy, Merſenne, le Pere Pardies, Boyle, Huguens, & ſur tout Leibnits, le Chevalier Nevton, & le Cardinal de Polignac.

On vit enſuite paroître Hipocrate & Galien accompagnés des plus célebres Medecins, Anatomiſtes, Chimiſtes, Botaniſtes &

Naturaliſtes. Avicenne, Averroës, Dioſcoride, Mathiole, Jonſton, Aldrovande, Cardan, Fernel, Riolan, Harvé-Willis, Dionis, Tournefort, Lemery, Duvernay, Malpighi, Sydenham, Helvetius, Aſtruc, Boerhave, & Reaumur.

On ſe diſpoſoit à faire avancer les Hiſtoriens, lorſqu'un nouvel incident vint troubler l'ordre qu'on s'étoit propoſé. On entendit la voix d'un Anglois qui crioit de toute ſa force, eſt-il poſſible qu'on ait nommé pour Commiſſaires, des hommes auſſi ignorans ! ces paroles répétées pluſieurs fois, attirerent l'attention de toute l'aſſemblée. Apollon lui-même, curieux de connoître celui qui parloit avec tant de hardieſſe, ordonna qu'on le fit approcher, & lui en demanda l'explication : elle n'eſt pas difficile, répondit l'Anglois,

que chacun reconnut alors pour Stanley ; ceux qui ont été choisis pour faire le dénombrement des Auteurs en sont capables tout comme moi d'enseigner l'Alcoran. Soit ignorance, soit partialité, ils ont dégradé du nom de Philosophe la plûpart de ceux qui avoient droit d'y prétendre ; les Prêtres Egyptiens, Caldéens, les Mages, les Gymnosophistes, les Druides, un Atlas, un Zoroastre, un Zalmolxis, un Apollonius de Thiane, & parmi les Modernes un Hobbés, un Spinasa, & quantité d'autres grands Personnages que l'on laisse dans l'obscurité. Je voudrois bien démander, à ces Juges iniques, pour quoi ils ont affecté de faire paroître un si petit nombre de Chirurgiens ? est-ce pour faire leur cour à Mr. Andri & à tous les Medecins, & dédomager par là ces derniers, des railleries pi-

quantes qu'ils ont essuyées de la part des disciples d'Ambroise Paré ? Tout le monde a été choqué de l'injustice qu'on vient de faire à Jean de Vaux & à ses Confrères : ils en auroient demandé une réparation autentique, si vos inspecteurs semblables à ces lâches Ministres, qui abusent du pouvoir que les Souverains leur donnent, n'avoient extorqué un ordre, qui ôte la liberté de se plaindre à ceux qui sont les plus maltraités.

Vous pouriés bien, repondit Apollon, proposer vos griefs d'une manière plus respectueuse ; mais penser librement & s'exprimer de même, est un des caractères de la Nation Angloise, & cette liberté le plus souvent dégenère en licence. Je veux bien neanmoins repondre à quelques-unes de vos difficultés. Mon dessein n'a jamais été d'empêcher les répré-

sentations ; les abus ne se corrigent que par là, & c'est un des principaux motifs qui nous assemblent aujourd'hui ; mais comme il se trouve par tout des esprits broüillons, & encore plus dans la République des lettres, que par tout ailleurs ; il falloit un ordre qui les retint par la crainte : la bonne Politique n'agit jamais autrement. Vous taxés les Commissaires d'ignorance & de partialité: vous me paroissés bien novice dans ces sortes de matières ; de tous ceux qui se sont mêlés d'aprecier le merite des ouvrages d'esprit, s'en est-il trouvé un seul jusqu'ici qui gardât une parfaite neutralité, quoiqu'ils eussent promis de l'observer partout. Voyés par exemple les Journalistes, tous ont pris les mêmes engagemens envers le public, & presque tous les ont violés en quelque occasion, Ils n'ont pas fait attention

que la justice l'équité & le désintéressement dont les Gens de lettres doivent suivre les régles plus exactement que personne, sont si oposés à la partialité, qu'un Auteur livré à cette basse passion, est sûrement fletri dans l'esprit de tous les honnêtes gens.

On a oublié, dites-vous, un grand nombre de Philosphes, & celà s'est fait par ignorance. Ces sortes domissions sont inévitables pour tous ceux qui font des dénombremens d'Auteurs; il faut dans ce cas suivre la méthode des faiseurs de Catalogues, c'est-à-dire, donner des suplémens; aussi j'aperçois Morrot, qui travaille actuellement à rassembler tous ceux qui ont écrit sur la Philosophie & les Sciences ocultes.

On me permetra d'ajoûter, dit-alors le pere Le Tellier, qu'il ne suffit pas de connoître le nom de tous les Auteurs, le nombre,

le titre de leurs Ouvrages & les différentes Editions qu'on en a données ; tout cela n'est qu'une érudition de Libraire, & celle de quantité de savans d'aujourd'hui ; qui font les *Dictateurs* dans la République des lettres. Il faut pour être en état de régler les rangs sur le Parnasse, savoir l'Histoire Ancienne & Moderne, les Mathématiques, la Theologie, la Médecine & la Phisique. Etre capable de juger des Grammairiens, des Orateurs, des Historiens, des Critiques & des Philosophes. On doit savoir à fond les Poëtes Grecs, Latins, Italiens, Anglois, Espagnols & François, & pouvoir montrer le fort & le foible de tous les ouvrages d'esprit, qui ont été faits en ces langues là. Par exemple, on doit-être en état de porter son jugement sur tous les excellens Poëtes Heroïques depuis

Homere & Virgile, jusqu'au Tasse, Amilton & au Camoëns. Il faut pouvoir prononcer sur tous les excellens Poëtes Tragiques depuis Sophocle & Euripide, jusques à Corneille & Racine. Sur tous les Comiques depuis Aristophane & Menandre, Plaute & Terence, jusqu'à Moliere. Sur tous les Satiriques, depuis Lucile & Horace jusqu'à Regnier & Despreaux. Sur tous les Liriques, depuis Pindare & Horace jusqu'à Santeüil, le pere Commire & Rousseau. De tous les Fabulistes depuis Esope & Phedre jusqu'à La Fontaine. De tous les faiseurs de Chansons, depuis Anacréon jusqu'à Coulange. Et de toutes les Muses, depuis Sapho jusqu'à Me des Houlieres.

Ce que je dis de la Poësie doit s'entendre des autres Sciences & des Beaux Arts à proportion ;

mais où trouver un homme aſſés éclairé & aſſés habile, pour pouvoir juger de tous les livres qui ſe trouvent à preſent dans le monde, ſur quelques ſujets qu'ils aïent été faits; aſſés équitable pour en juger ſans préocupation : aſsès laborieux pour en faire une diſcution exacte ; & dont la capacité, le diſcernement & la probité ſoient tellement reconnus de tout le monde, qu'on veuille s'en tenir à ſes déciſions. Pour moi je regarde la choſe comme impoſſible : la vie de l'homme eſt trop courte ; ſes connoiſſances ſont trop bornées ; & la Nature à fait un éfort en produiſant dans l'eſpace de ſix mille ans, un pere Petau, qui excelloit également dans les Belles-Lettres, dans la connoiſſance des Langues, dans la Poëſie, dans l'Aſtronomie, dans la Géographie, dans la Chronologie, dans l'Hiſtoire, dans

la Théologie, & qui par la vaste étenduë de son génie étoit capable de remplir le monde de livres originaux en toutes sortes de sciences.

Je souscris volontiers; repliqua le Dieu du Parnasse, à cet éloge du Varron des derniers siecles; & quoiqu'on se soit plaint, ajoûta-t'il en regardant le pere Le Tellier, des Loüanges que vos Journalistes de Trévoux prodiguent indifféremment à tous les ouvrages qui sortent de vôtre societé, je suis bien aise de dire aujourd'hui mon sentiment sur quelques-uns des grands Hommes qu'elle a produits.

Le pere Petau & le pere Sirmond auroient pû tenir tête à tous les Savans de leur tems. Hardouin les auroit suivi de près, s'il ne s'étoit laissé emporter par la fureur des paradoxes. Hoschius & Vallius sont comparable

bles aux Poëtes Elegiaques du ſiécle d'Auguſte. Commire n'a pour la poëſie Lirique qu'Horace qui ſoit au-deſſus de lui. Les Ouvrages des peres La Rûë, Rapin & Vanière ſont des chefs-d'œuvres. Bourdaloue a excellé dans l'Art-Oratoire. Cheminais marchoit de près ſur ſes traces, lorſque la mort l'enleva au milieu de ſa carrière. Je regarde Fronton-du-Duc comme un grand Critique & un Traducteur exact. Villalpand, Bonfrerius, Cornelius *à Lapide* & Serarius ſont d'habiles Commentateurs. L'Hiſtoire de France du pere Daniel, quoiqu'en diſe l'Abbé Lenglet, paſſera à la poſterité. Nous n'avons point d'Ecrivains dans un certain genre, qui ſoit de la force du P. Schettmacher. Le pere De Tournemine vous fait un honneur infini. Les peres Baltus, Du Halde, Brumoy & Charlevoix mé-

ritent de grans éloges; & j'aprens avec plaisir que tout le monde leur rend justice.

Ce discours d'Apollon fut reçû bien différemment : les uns en pâlirent de colère ; d'autres plus modérés jugerent qu'il y avoit de l'afectation à choisir les seuls Jesuites pour le sujet d'un panégirique. Là dessus un mauvais Plaisant dit d'un ton assés haut, que Barbier d'Aucour après son Apollon Charlatan, devoit maintenant travailler à un Apollon Moliniste. Ce manque de respect surprit tout le monde : on s'attendoit que le Dieu en feroit une punition exemplaire ; mais, il méprisa cette méchante pointe, & se tournant vers le pere Petit-Didier de la Congrégation de S. Vannes, qui avoit pris la liberté de le questionner sur Mrs. de Port-Royal, il lui répondit de cette manière.

Un Apologiste des Lettres Provinciales, regarde tous ceux de son parti comme autant de Héros, & affecte un souverain mépris pour tout ce qui sort de la plume des Jésuites ; mais les Dieux sont au dessus des préjugés. Ce n'est que dans Homère que nous sommes sujets aux passions qui tirannisent les hommes. Nous rendons justice indifféremment à tout le monde : jamais la prévention & la partialité ne régleront nos jugemens.

Tros Rutulus-ve fuat, nullo discrimine habebo.

Esope, continua-t'il a reçû depuis quelque tems un Mémoire sur différens Auteurs ; j'en aprouve les décisions ; & il peut vous en faire la lecture. Ce Philosophe voulut commencer, mais il avoit tant de peine à se faire entendre, qu'on fit aprocher Scuderi : semblable à Stentor, il avoit

une voix de tonerre on lui remit le Mémoire entre les mains, & il le lut tout haut en ces termes.

Un Historien spirituel & délicat,* faisant réflexion sur le grand nombre d'Hommes illustres qui vivent dans certains siécles & sur la petite quantité qu'il en paroît dans d'autres; avoüé qu'après avoir long-tems cherché des raisons de cette inégalité, il n'en a point trouvé qui soient convainquantes. Dirat-on que la nature s'épuise, & qu'après avoir produit un Augustin, elle a besoin de se reposer, pour former douze siécles après un Descartes ou un Mallebranche? Non sans doute, répond un Auteur moderne; elle forme dans tous les tems, un nombre égal de Personnes à qui elle accorde la faculté de pouvoir s'élever au grand & au sublime; mais il faut que ces talens soient

* Vell. Patere. p. 34.

cultivés, & cela dépend de plusieurs circonstances favorables, qui donnent lieu aux esprits de se déveloper.

Lorsqu'un Souverain protége les Savans & qu'il les anime par ses bienfaits, il est presqu'impossible que son regne ne soit fécond en grands génies.

Un Mecène aisément peut faire des Virgiles.

M. Racine le fils n'en convient pas. Il est vrai, dit-il, que les bienfaits excitent l'émulation, & que souvent ils donnent aux Grands Hommes le loisir de cultiver leurs talens, mais ils ne donnent point ces talens : la vûë des récompenses n'élève point une ame, & ne lui inspire pas des pensées sublimes. . . . . J'avoüe que Virgile sans être connu de Mecène auroit toûjours été Virgile ; mais je soûtiens que sous un Prince protecteur des Beaux-Arts, le nombre de ceux qui s'e-

xercent sur différentes matières, étant beaucoup plus considérable que sous un autre régne, il faut nécessairement que parmi tant d'Auteurs médiocres, il s'en trouve quelques-uns d'excellens.

Les pensions dont Loüis XIV. gratifioit les Gens de lettres de son tems, n'étoient peut-être pas le seul mobile qui les faisoit travailler pour l'immortalité, mais elles y contribuoient infiniment. Un bel Esprit dans l'indigence se décourage : lui fait-on entrevoir des récompenses, il travaille pour les mériter ; & cultive des talens qu'auparavant il ne connoissoit presque pas. Que si on établit des Societés pour perfectionner les Arts comme on ne choisit que ceux qui paraissent les plus propres à se distinguer ; le nombre des Grands Hommes se multiplie insensiblement ; tels que ceux qu'ont produit l'Académie Royale

des Siences, l'Académie des Belles Lettres & des Inſcriptions.

Cequi fait encore qu'il y a des régnes moins féconds que d'autres en Hommes illuſtres, c'eſt le bon où le mauvais goût du ſiécle où l'on ſe trouve.

L'amour des pointes & des jeux de mots cenſurée dans Plaute, reprit viguëur ſous les Succeſſeurs d'Auguſte. L'éloquence devint molle & effèminée. On ne fit plus conſiſter la Poëſie que dans de faux brillans ; & l'Hiſtoire qui s'étoit ſoûtenuë juſqu'alors, tomba tout-à-fait dans la barbarie après le régne des Antonins.

Les irruptions des Peuples qui deſſolèrent l'Empire Romain, achevèrent ce que le mauvais goût avoit commencé. Des Jargons barbares ſuccédèrent à la pureté de la langue Latine : & ſi Sulpice Sévére écrivit une Hiſtoire d'un ſtile

digne du siécle d'Auguste ; cela fut regardé comme un prodige.

Les beaux Arts proscrits de tous côtés chercherent un asile dans les Monastères : c'étoit une foible ressource; l'ignorance dans ces tems étant un caractère presque général. Heureusement les Moines s'ocupèrent à transcrire les Manuscrits, & rendirent par là de grands services à la postérité.

Charlemagne n'oublia rien pour rétablir les Sciences; mais son nouvel Empire étant tombé après sa mort dans une horrible confusion, le bruit des Armes fit taire les Muses, & les Etudes cessèrent tout d'un coup.

Sous le regne de Philippe I. les Belles Lettres se reveillerent; mais elles ne firent pas de grands progrès : il semble même, que l'ignorance n'a jamais été si grande, que dans les siécles suivans.

Au milieu de cette nuit affreuſe, on vit briller quelques Etoiles; mais parmi les Savans qui parurent avec plus d'éclat, on ne trouve preſque que des Compilateurs & des Copiſtes. Le diſcernement & le bon goût étoient plus rares que l'érudition; on ſe contentoit d'une ſcience ſuperficielle: la ruſticité du ſiécle étoit telle, qu'en n'aprofondiſſant jamais les matières, & ne remarquant que les choſes les plus communes, on paſſoit avec un peu de lecture pour un prodige de ſavoir.

Enfin dans le xv. ſiécle on vit renaître le bon goût & l'amour des Sciences qui avoit été banni de puis ſi long-tems. L'Italie déja fertile en Grands Hommes, en vit augmenter le nombre par les Grecs, que la priſe de Conſtantinople y attira. Les Belles-Lettres recommencèrent à fleu-

rir & firent, à la faveur de l'Imprimerie trouvée récemment, des progrès immenſes.

Leon X. & François I. ſe déclarèrent les Protecteurs des Savans; & les diſputes de Réligion étant ſurvenuës, enfantèrent de Grands Hommes. La Critique remiſe en honneur, pluſieurs années auparavant, par Petrarque & Boccace, voulût tout diſcuter, & fut prèſque portée au dernier degré de perfection par Politien, Budé, Juſte-Lipſe, Eraſme, Turnebe, Bignon, les Scaligers, Scioppius & ces autres Héros de la Littérature dont nous admirons les Ecrits.

A leur exemple on ſe mit à lire les Anciens; on chercha à en prendre l'eſprit, le tour, l'ordre & la delicateſſe: cette aplication valut au public les Poëſies de Sannaſar, de Vida, de Buchanan &c. Les Hiſtoires de Mariana, de

Maffée, de Strada, & du Président de Thou.

Parmi ces prospérités, le mauvais goût n'avoit pas laissé de faire des progrès en France. Ronsard gâta les esprits par son stile enflé & guindé. Trouvant la langue Françoise trop pauvre, il prétendit l'enrichir par des mots forgés du Grec & du Latin, & comm'il décidoit de tout, par le crédit qu'il avoit auprès du Roi, il introduisit une pédanterie ridicule & barbare. Les pointes, les antithèses & les équivoques furent recherchées plus que jamais; il ne falloit ni élégance dans l'expression, ni finesse dans les pensées; il suffisoit d'écrire bien ou mal pour être aplaudi.

Quelques Auteurs surent se préserver, par la force de leur génie, de la contagion générale, tels que Desperiers, Amiot, Mon-

tagne, & ceux qui composèrent la Satire Menippée.

Malherbe charma la France par son air simple & naturel; mais il fit tomber ses Imitateurs dans un excès tout oposé : on s'imagina que rien n'étoit plus facile que de penser comme lui; en prétendant écrire naturellement, on tomba dans la bassesse.

Sous Louïs XIII. les Belles-Lettres reprirent de nouvelles forces : le Cardinal de Richelieu en fut le Restaurateur; il protegea les Savans, les combla de bienfaits, & eut la gloire d'être ce que Mecène fut sous Auguste. L'Académie Françoise qu'il établit fut fertile en Grands Hommes. Vaugelas & d'Ablancourt devinrent les modeles des bons traducteurs : Balsac & Voiture tous deux originaux par leur manière d'écrire, élevée & sublime dans l'un, naïve & enjouée

jouée dans l'autre, se firent une grande réputation. Meziriac fut regardé comme un des plus savans Hommes de son siécle ; & cela dans un tems où le savoir & l'érudition sembloient être renfermés dans les seuls Sirmond, Petau, Bochart, Grotius & Saumaise.

Jusqu'alors on n'avoit rien vû que de médiocre sur le Théatre; tout y étoit en desordre ; c'étoit une irrégularité universelle ; les Auteurs aussi ignorans que les Spectateurs, violoient impunément toutes les régles de l'art & de la bienséance ; Corneille s'éleva, & poussa tout-à-coup la Poësie Dramatique au point le plus parfait. Le Théatre réformé par ce grand homme, fit goûter au public étonné, le plaisir que causent les piéces réguliéres, quand les régles sont secondées par un Gé-

nie heureux & fécond.

L'Eloquence étoit dans un état déplorable ; une érudition déplacée, des jeux de mots, de méchantes pointes en faisoient le principal ornement. Antoine Le Maître sçut se défendre des vices & des défauts de son tems ; les harangues qu'il prononça furent l'admiration de toute la France, & sont encore regardées comme des chef-d'œuvres.

La fureur du Burlesque & des Bouts-Rimés infecta la Cour & les Provinces : on mit tout en Vers burlesques jusqu'aux matières les plus sérieuses ; chacun s'exerça à faire des Sonnets en blanc ; il sembloit que les Muses ne devoient plus rien inventer, & qu'elles étoient réduites à remplir des canevas grotesques. Les Gens d'esprit firent long-tems de vains efforts pour détruire ce

mauvais goût. A la fin toutes ces productions parurent insipides; on ne regarda plus les Bouts-Rimés que comme des puérilités, & le Burlesque comme un ramas de plates boufonneries. On permit aux Poëtes de badiner, à condition néanmoins que ce seroit sans bassesse, & qu'ils feroient leurs efforts pour atraper cet air aisé, naïf & délicat qui caractérise les Ouvrages, de Voiture, de Chapelle & de Sarasin.

Sous le Regne de Loüis XIV. La France affermie par une longue suite de prospérité, vit sortir de son sein, un nombre prodigieux d'Hommes Illustres en tout genre. L'ambition de mériter les loüanges du Public éclairé; l'envie de plaire à un Souverain qui récompensoit le mérite & la science dans tous les Etats; le désir de s'immor-

talîſer animèrent les eſprits : chacun cultiva ſes talens ; & dès-là les Beaux Arts furent portés à un point de perfection, qui fera l'étonnement des ſiécles à venir.

On commença par perfectionner le ſtile. Meſſieurs de Port-Royal s'y apliquerent avec ſuccès. Paſcal s'enfit un que perſonne n'a encore ſurpaſſé, ni peut-être égalé. La réputation des Ouvrages, d'Arnaud, de Nicole & de Saci, réveilla les Jéſuites ; on leur reprochoit avec raiſon d'avoir négligé la Langue françoiſe, pour ne s'attacher qu'au Grec & au Latin : ils profitèrent des railleries de leurs ennemis, & on vit bien-tôt ſortir de leur Société un grand nombre de Livres, qui avoient toute la pureté, & toute la politeſſe qu'on peut ſouhaiter dans des Ouvrages bien écrits.

Ces exemples excitèrent d'autres Ecrivains, dont le ſtile eſt devenu modéle. Les matières les plus sêches & les plus abſtraites furent traitées avec élégance ; par-là on les mit à la portée des Lecteurs les moins intelligens. c'eſt ce qu'on remarque dans la Logique de Port-Royal, les ouvrages Philoſophiques de la Chambre, les Diſcours anatomiques du Médecin Lamy, la Phyſique de Rohaut, les Entretiens ſur les Peintres par Felibien, la recherche de la verité du pere Mallebranche, & d'autres excellens Livres qui n'avoient pas beſoin d'ornemens pour être recherchés.

Le ſtile étant perfectionné, l'éloquence fit en peu de tems de grands progrès. Patru & Gilet par leurs playdoyés ſoutinrent la réputation que Le Maî-

tre s'étoit acquise ; Bossuet & Flechier, Bourdaloue & Massillon, Orateurs du premier ordre, travaillerent leurs Ecrits avec tout l'Art, toute la Noblesse & la Majesté dont la Langue françoise est susceptible.

On réüssit encore mieux dans la Poësie. Molière s'éleva audessus de tous les Poëtes Comiques des siécles passés. Racicine parut avec éclat dans le tems que Corneille abandonnoit le Théatre ; & consola le Public de l'absence de ce génie extraordinaire, dont la perte paroissoit irréparable. Commire & Santeüil rivaux des Anciens, Des Preaux ; La Fontaine, Quinaut, Pelisson, la Comtesse De La Suze, Me de Houlières, Coulange, Pavillon, l'Abbé de Chaulieu, Du Freny, tous Auteurs originaux, firent éclater

dans leurs ouvrages mille beautés inconnues jusqu'alors. Pour dédomager la France qui n'avoit point de Poëme Epique, M. de Fénelon composa son *Telémaque*, Livre comparable à tout ce que la Grece & l'Italie ont produit de plus parfait.

Les Romans faisoient depuis long-tems l'amusement de tout le monde ; on les regardoit comme des chef-d'œuvres, sur tout ceux de Gomberville, de la Calprenede & de Mademoiselle Scuderi ; on se dégoûta enfin du merveilleux poussé jusqu'à l'incroïable, & de ces intrigues éternelles qui n'avoient de dénoûment qu'au dixiéme volume ; on vit paroître *Zaïde*, *&* *la Princesse de Cléves*. *Cirus* & *Clelie* tombèrent dans l'oubli pour faire place aux *Historiettes* de Me de Villedieu, de Me d'Aunoy, & de Mademoiselle De La Force,

Maimbourg & Varillas écrivirent l'Histoire d'une manière interessante, mais la vérité étant souvent altérée dans leurs écrits, ils survécurent à leur réputation, tandisque M. Bossuet, M. Hermant le pere d'Orléans, l'Abbé de Choisi & le pere Daniel, occupoient une place honorable parmi les bons Historiens.

La controverse avilie par les Moines & par Ministres prit une nouvelle forme ; le pere Nouët, le Ministre Claude, Arnaud, Nicole, Pelisson, prescrivirent les Quolibets, les Satires grossières, & les railleries indécentes qui font le principal caractère de Jurieu, & de tous ceux qui cherchent à enlever les sufragès d'une Populace ignorante.

La Philosophie afranchie du joug des Anciens préjugés par Gassendi & par Descartes fit

des progrès ſurprenans; ſelon la méthode de ces deux grands Hommes, on ne crut plus ſavoir une choſe, que lorſqu'on en avoit une idée diſtincte, ou qu'on pouvoit l'expliquer mêchaniquement. Par là on aprit plus de Logique & de ſecrets de la Nature dans l'*Art de penſer*, dans Rohaut, Regis & Mallebranche que dans cet amas immenſe de volumes des Scholaſtiques qui ne ſervent qu'à éloigner de la vérité.

Le Pouſſin, Le Suëur, Jouvenel, Le Brun, Rigaud, l'Argilière, Puget, Girrardon, Rivaux des Caraches, des Guides Bernins & des Titiens, portèrent la peinture & la ſculpture à leur plus haut dégré, tandiſque Caſſini, M. Sauveur, Tournefort & La Quintinie ſe faiſoient un nom immortel par leurs découvertes dans l'Aſtro-

nomie, les Mathématiques, & la Botanique.

Le nombre des Savans & des Artiſtes habiles ſe multipliant chaque jour, on fit le paralelle du ſiécle de Louïs le Grand avec celui d'Auguſte. Ces eſprits éclairés mépriſèrent les efforts qu'avoient fait Perraut, La Mothe & Fontenelle pour flétrir la mémoire des Anciens, mais on rendit juſtice aux Modernes. On admira la vaſte érudition de l'Abbé Ménage, de M. Huët, du pere Mabillon, de l'Abbé Renaudot & du pere Hardouin. L'étendue de génie de M. Arnaud, de M. Boſſuet, de M. de Fénelon & du pere Mallebranche. Les talens de Nicole pour la Morale. De La Bruyère pour les caractères, & de l'Abbé des Bos pour faire ſentir les beautés de la Poëſie & de la peinture. Deſpréaux, le Préſident

Coufin, Me. Dacier, le pere Tarteron Traducteurs exacts : Fontenelle efprit vafte, univerfel : Bouhours excellent Grammairien : Vavaffeur grand Critique : le pere Lami auffi bon Orateur que bon Phificien : Vaillant, Bourdelot, le Pelletier de Roüen, favans Antiquaires, reçûrent les éloges qu'ils méritoient.

Lorfque ces grands Génies difparurent, le bon goût fe perdit peu à peu, & l'amour des faux brillans, fource ordinaire de la décadence des Beaux Arts, reprit de nouvelles forces. Un ftille affecté fuccéda à cette noble fimplicité, fi vantée dans les bons Auteurs du fiécle d'Augufte & de Loüis le Grand. On apella ce langage avoir de l'efprit & du goût. La contagion, devenue générale, infecta bien-tôt non-feulement, les Poëtes, les Orateurs & les Hiftoriens, mais encore

ceux qui avoient à traiter des matières les plus sérieuses.

Fontenelle, la Mothe, l'Abbé de Pons, les Héros du Néologisme, formèrent un Parti capable de replonger la Langue françoise dans son ancienne barbarie. L'Abbé Houteville, l'Abbé Nadal, les Auteurs de la nouvelle Histoire Romaine suivirent leurs traces, & il ne tint pas à eux qu'on ne traitât de François Gothique, la manière d'écrire de l'Abbé Reignier - Desmarais, de M. Massieu, & de l'Abbé d'Olivet.

La France quoiqu'afoiblie par la perte de tant de grands Hommes, renferme encore dans son sein, un nombre d'habiles Gens, dignes de succéder à la gloire des prémiers: l'Académie des Siences, celle des Belles Lettres & des Inscriptions, toutes deux composées de Génies supérieurs soûtiennent

la

la réputation qu'elles se sont justement acquise dans toute l'Europe.

Actuellement un bel Esprit, grand Critique & célébre Antiquaire s'assûre l'immortalité par l'*Histoire* & l'*Analise* qu'il fait *de la Vie* & *des Ecrits de quelques Académiciens*. *M. de Boze.*

Un Professeur dont le mérite est au-dessus de tous les éloges, après avoir tracé d'excellentes régles sur la manière d'étudier & d'enseigner les Belles Lettres, compose une Histoire des Anciens Peuples, qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre. *M. Rollin.*

Un autre Auteur fécond & judicieux, traite le même sujet avec succès, & joint à l'arrangement méthodique des faits, une Critique exacte & des réflexions sensées. *M. l'Abbé Guyon.*

Il paroît un Livre intitulé, *Essais sur divers sujets de Littérature* *M. l'Abbé Trublet.*

& de morale. La beauté du ſtile répond à la délicateſſe des penſées. La Bruyere ſe ſeroit fait honneur d'un pareil Ouvrage.

Le pere de Charlevoix. Un Religieux critique exact, habile Journaliſte, écrit l'Hiſtoire d'une manière noble & intéreſſante.

Le pere Niceron. Un autre Religieux, qui ſçait pluſieurs Langues, & qui a une grande facilité à écrire, prend ſoin de recüillir ce qui a raport aux Hommes illuſtres dans la République des Lettres, & juge de tout ſans partialité:

Voltaire. Un Génie brillant, & prèſque univerſel, Poëte, Hiſtorien, Philoſophe, réüſſit également dans toutes les matières qu'il traite, & force l'envie à rendre juſtice à ſes talens.

Le M. d'Argens. Un nouvel Auteur vient de ſe mettre ſur les rangs: on a tout à eſperer de ſon érudition, & de la fécondité de ſon génie: ſon

ſtile eſt leger & coulant: rival de Bayle, il répand de l'enjoüment ſur les matières qui en ſont le moins ſuſceptibles; mais il écrit avec trop de liberté.

Scudèri avoit à peine fini ſa lecture qu'il s'éleva un murmure confus dans l'aſſemblée. Tout le monde étoit ſurpris qu'Apollon eût donné ſon aprobation à un Mémoire auſſi mal digéré. Les Politiques, qui rafinent ſur tout, ſoutenoient qu'il y avoit là du miſtère, & que le Dieu n'avoit loüé d'un air ſérieux cette diſſertation, qui étoit au-deſſous du rien, que pour tourner en ridicule d'autres Ouvrages de cette eſpéce. Afin de pouvoir s'en éclaircir, le pere le Courrayer pria Amelot De La Houſſaye, de faire une tentative pour ſatisfaire l'impatiance des curieux. Alors ce fameux Politique acoutumé à parler librement, s'aprocha d'A-

pollon & s'exprima en ces termes.

L'interêt que je prens à vôtre gloire, ne me permet pas de dissimuler la mauvaise impression qu'a fait sur les esprits, la lecture de ce Mémoire insipide, que vous nous avés vanté comme un chef-d'œuvre. Si vous avés crû serieusement que l'ouvrage meritoit d'être lû dans une assemblée aussi respectable, qu'elle idée désavantageuse ne nous donnés vous pas de vôtre discernement. allons nous rétomber dans ces Siécles malheureux, où les plus méchans écrits étoient couronnés par vos propres mains ? je ne vous conseillerois pas de l'entreprendre ; il y a long-tems qu'on se plaint des désordres qui regnent sur le Parnasse ; vainement vous adresse-t'on des requêtes pour les réformer ; vous soufrés tout,

avec un sensfroid qui tient de l'insensibilité, ne craignés vous point quelque révolution dans vôtre Empire? il y a ici quantité d'Auteurs Anglois, & vous n'ignorés pas qu'ils sont naturellement Républicains; peut-être n'attendent-ils qu'une occasion favorable pour entrainer les autres Savans dans leur révolte; si ce malheur arrivoit. *Quod dii avertant*. A qu'elles extrêmités ne seriés vous pas réduit? retourneriés vous sur l'Olimpe? ce seroit une foible ressource: ce n'est qu'à Versailles qu'on traite les Souverains dépoüillés de leurs Etats, avec tout le respect qui leur est dû: vous seriés exposé à toutes les railleries de la Cour celeste: & qui sait si vous ne seriés contraint une seconde fois d'aller bâtir les Murailles d'une nouvelle Troïe? je vous dis ces choses avec tout

le respect que je vous dois & je souhaite sincèrement que mes craintes soient mal fondées ; mais je me connois un peu en politique, & je sais qu'il y a tout à aprehender de la part des Savans, lorsqu'on les pousse à bout.

Le Parnasse, répondit Apollon, ne se gouverne point par les maximes de Machiavel. Les véritables Savans m'ont trop d'obligation pour se porter à des entrêmités, dont je saurois bien les punir ; je leur rends justice, & je suis persuadé que les raisonnemens que vous leur prêtés, n'ont d'autre fondement que les idées chimériques, que vôtre fausse politique vous fournit. La remontrance que vous venés de faire avec tant d'emphase sera donc à pure perte. Vous avés cru trouver un secret infaillible pour me faire

expliquer ſur le Mémoire qu'on vient de lire ; vous n'y réüſſirés pas : portés-en tel jugement que vous voudrés, je ne dirai rien qui puiſſe contenter vôtre curioſité. Mais paſſons au ſolide, j'ai déja dit que je ne m'opoſois point aux répréſentations : que ceux qui ont quelque choſe à propoſer s'avancent, & que perſonne n'ait la hardieſſe de les interrompre.

Auſſi-tôt l'Auteur des *Lettres Juives* fendant la preſſe, s'aprocha du Trône, & parla en ces termes.

La haine ôte à la plûpart des Savans, non-ſeulement cette modération Philoſophique ſi néceſſaire à la tranquilité & au repos de la ſocieté, mais elle les dépouille entièrement de la bien-ſéance qui convient à tous les hommes : il n'eſt point d'excès auquels ils ne ſe portent

dans leurs diſputes ; point de termes injurieux qu'ils ne mettent en uſage ; on diroit que la brutalité , l'emportement & la médiſance , ſont inſéparables de la qualité d'Auteur.

Joſeph Scaliger entêté de ſa prétendue Nobleſſe , & des louanges que lui attiroit ſon ſavoir immenſe , a épuiſé contre les Auteurs Anciens & Modernes , tout ce que la langue Greque , Latine & Françoiſe , peuvent fournir d'injures & d'infamies. Imaginés vous qu'il apelloit un homme aſſés mal bâti , *Stercus diaboli* ? expreſſion digne de Luther , qui long-tems auparavant avoit dit, que le Pape étoit ſorti du derrière de Satan.

Saumaiſe fut le digne ſucceſſeur de Scaliger ; il ſe vantoit lui-même de fouler aux piés ſes ennemis , & de les traiter à coups de barre. Son or-

gueuil ne pouvoit souffrir des contradicteurs : dès qu'on n'étoit pas de son opinion on étoit assuré d'être traité d'ignorant, de bête, de fripon, & de malhonnête-homme. Le pere Petau, dont le savoir commençoit à obscurcir celui des plus grands Hommes de son siécle, venoit de traduire un Auteur Grec avec de savantes Remarques ; Saumaise l'attaqua avec vivacité, & conclut une observation par ces mots : *Sed de illius hominis ineptiis & inscitiâ nobis alius erit dicendi locus.* Le pere Petau étoit d'une humeur austère & farouche ; il répondit à Saumaise, & prit le stile, & prèsque les manières de Joseph Scaliger : il n'en falloit pas tant pour faire entrer Saumaise en fureur ; il repliqua, & cette dispute produisit de part & d'autre six écrits, où les raisons sont noyées dans

des flots de bile & d'invectives. Six ans aprés, Saumaise revint à la Charge dans ses *exercitations sur Solin.* Le pere Petau y est traité presqu'à toutes les pages, de *Pecus*, *Asinus*, *Bipedum imperitissimus*, *nequissimus*, &c.

Scioppius aussi grand Critique que Scaliger & Saumaise, mais plus savant dans l'art de dire des injures, a été regardé comme l'Attila des Auteurs, & l'horreur du genre humain. Sans parler de sa Satire contre Joseph Scaliger, dans laquelle selon Baillet, il passa les bornes d'un Correcteur de Collège & d'un Executeur de la Haute Justice. Il alla attaquer Jacques I. Roi d'Angleterre, jusques sur le Trône, & le perça des traits de la Satire la plus envénimée. Casaubon & Duplessis-Mornay pour avoir pris la défense du Roi Jacques, furent accablés d'injures & de calomnies atroces.

que ce phrénetique débitoit avec un ſang froid étonnant.

On ne voit pas que les excès où ſont tombés ces trois Tirans de la République des Lettres, aïent rendu plus circonſpects les Auteurs qui ont eû des conteſtations Littéraires. On remarque beaucoup d'aigreur dans les plus modérés : la fureur & l'emportement conduiſent d'ordinaire la plume des autres.

Le pere Bouhours avoit plaiſanté l'Abbé Menage, ſur les *Etymologies* : celui-ci n'entendit pas raillerie. En vérité, dit-il, dans ſes *Obſervations ſur la Langue françoiſe*, j'ai grand ſujet de me plaindre de mes Amis, qui m'ont obligé d'entrer en lice contre un ſi indigne Adverſaire. Cependant il faut continuer de répondre, pour abatre l'orguëil, & pour punir l'inſolence de ce petit Ecrivain, le plus orgueilleux, & le

plus insolent de tous les Ecrivains. *Bohurso nihil indoctius & superbius* : Le pere Bouhours est un homme pétri d'ignorance & de vanité ; ou plûtôt, c'est l'ignorance même, & la vanité même ; l'envie, la jalousie, la haine, la rage, la fureur que ce bon Réligieux a contre moi, lui ont troublé son petit cerveau. Tout le reste du Livre est écrit avec la même modération.

Homère étoit l'Auteur favori de Madame Dacier ; choquée du peu d'estime qu'en faisoit Mr. De La Mothe, elle a écrit contre ce dernier d'une manière que tout le monde a dès-aprouvée.

M. Huët n'a pû s'empêcher de répandre beaucoup d'aigreur dans sa réponse au pere Hardoüin : il n'étoit cependant question que d'un passage des *Géorgiques* de Virgile. M. l'Abbé Dolivet en a agi de même avec le

le pere Du Cerceau, & Dom Le Cerf avec l'Abbé Le Clerc.

Voici quelque chose de plus fort ; Jean Le Clerc avoit attaqué l'Histoire critique de M. Simon : Celui-ci naturellement vif & emporté, le traita d'ignorant, de petit esprit & d'homme sans religion. Ces reproches ne resterent pas sans replique : tout celà produisit quatre volumes, que l'on peut regarder omme des Libelles diffamatoires.

La querelle de Jurieu & de Bayle, survenue à l'ocasion du livre intitulé. *Avis important aux Refugiés*, ne put-être terminée que par l'autorité des Synodes, & fit naître des Ouvrages sans fin, où l'animosité, l'envie & la fureur même se satisfirent sans se contraindre en rien.

L'Etat présent des Provinces unies de Janiçon, fut, en 1729. le sujet d'une guerre scandaleuse,

entre M. Rousset & M. De Beau-marchais : les traits dont se sont percés ces deux Savans font horreur. Scioppius n'auroit pas mieux réussi.

M. Camusat a mis à la tête de son Edition *des Poësies de Chaulieu & de la Fare*, une longue lettre où il parle ainsi de M. l'Abbé Desfontaines, Un certain *Gazetier*, qui abuse depuis six mois de ma patience, aura peut-être l'impudence de donner un mauvais tour à des paroles innocentes ; c'est où je l'attens : la honte d'entrer en lice avec lui m'a retenu jusqu'à présent ; mais je passerai la-dessus s'il continuë, & il s'apercevra à la fin, qu'il s'est joué à un homme qui l'estime trop peu pour le craindre, & qui le connoît assés, pour le rendre la fable de toute l'Europe, comme il est deja l'objet de l'horreur &

du mépris de tout ce qu'il y a de gens d'honneur, qui savent l'Histoire de sa vie & de ses ouvrages; mais laissons là ce mauvais Prêtre, &c.

Rousseau a été déchiré à son tour dans une *Epître dédicatoire des Satires de Regnier* qui lui est adressée; l'Auteur ne s'est pas nommé, mais il n'est pas difficile de le démasquer, pour peu qu'on examine le stile, & les manières de celui qui nous a donné *la Méthode pour étudier l'Histoire, des Remarques sur Marot*, & un *traité de l'usage des Romans.*

Dans les Ouvrages que Despréaux a écrit contre Perraut, les mots de Sot, d'ignorant, de bête s'y trouvent très-souvent, ceux de fou, d'insensé y tiennent un rang distingué; est ce là la manière avec laquelle, je ne dis pas les gens d'esprit, mais

les perſonnes du génie le plus borné devroient écrire ? n'eſt-il pas ſurprenant que les plus grands Auteurs ſoient tombés dans ce défaut ? quand on lit certains endroits de leurs Ouvrages, on ſeroit tenté de croire, que la haine, l'inimitié & la jalouſie anéantiſſent entièrement la grandeur du génie, bouleverſent l'entendement, & rendent les Savans, les plus mépriſables de tous les hommes. Qu'elle fureur, où plûtôt quel crime n'y a-t'il pas de faire ſervir l'eſprit, le don le plus beau que l'homme ait reçû du Ciel, à donner de l'enjoüement, de la grace & de la vivacité, à des injures, que les gens du plus vil état ne ſe diſent qu'en rougiſſant. Plus ceux qui percent leurs adverſaires par des termes durs & impolis, mais pleins de Sel, s'aplaudiſſent de leurs vi-

ctoires, plus ils devroient au contraire en être honteux. En flétrissant la gloire de leurs ennemis, ils font des tâches ineffaçables à la leur.

Je sais bien, continua l'Auteur des *Lettres Juives*; que mes reflexions ne seront pas du goût de M. Arnaud : Ce Célébre Docteur, voulant excuser les injures, & les invectives, dont-il a accablé M. Mallet, a fait un traité singulier, sous le titre de *dissertation selon la Méthode des Géometres, pour la justification de ceux qui employent en écrivant, dans de certaines rencontres, des termes que le Monde estime durs* : Mais malgré les raisonnemens de cet Auteur, je soutiens qu'on doit faire une punition exemplaire des Ecrivains, qui au lieu de refuter leurs adversaires par des raisons, les repoussent par des injures.

Jamais homme, s'écria l'Abbé

Desfontaines, n'a débité tant de belles maximes déquité, de douceur & de modération, & ne les a si peu pratiquées. Je vais faire voir que tous ces beaux discours de morale ne sont que pure momerie, & qu'ils ont dans sa bouche, un ridicule qu'on ne sauroit exprimer.

M. Bruzen De La Martinière ayant attaqué violemment les *Lettres Juives*, par un écrit inséré dans la *Bibliotéque Françoise*, voici comment l'Auteur des *Lettres* l'a traité dans la Préface de son IV. volume. Après avoir fait remarquer, que son Adversaire est généralement reconnu soit dans le Monde, soit dans la République des Lettres, pour une espéce de fou & pour une parfaite Copie du fameux Don Quichote, il ajoûte à la fin de sa réponse : en voila assés je crois, pour faire connoître la folie, l'ignorance, & la mau-

vaiſe foi du prétendu Chevalier d'Ibérie ; car je ne répondrai point aux invectives, & aux injures groſſières qu'il me dit à la fin de ſa Lettre. A Dieu ne plaiſe que j'autoriſe jamais l'indigne coûtume d'introduire ſur le Parnaſſe le langage des hâles : l'éſprit ſeul eſt Membre de la République des Lettres, & le Corps n'y a aucune part ; ſans celà, dans quel embarras ne tomberoit-on pas quelque fois, ſur le rang qu'on y donneroit à certains Perſonnages. Où placeroit-on, par exemple, un homme qui après avoir été Danſeur de corde, Baladin & Comédien pendant ſa jeuneſſe, auroit dans ſa vieilleſſe épouſé conſécutivement deux chambrières de Comédiennes & une gardeuſe de Dindons, devenuë ſervante de Cabaret, & qui pis eſt la ſienne ? Je ſuis certain que le Critique m'avouera, que ſi

l'individu personnel étoit Membre de la République des Lettres, il feroit bien difficile de savoir où placer un pareil Original.

En verité, continua l'Abbé Desfontaines, en regardant le Marquïs d'Argens, il faut-être bien plus original pour faire de semblables reproches. Vous? parler de Commediennes? vous croyés donc qu'on a oublié le Voyage d'Espagne avec Silvie, & les folies qu'on a faites pour l'épouser? Finissés, interrompit brusquement Voltaire, nous savons ce qui vous met de mauvaise humeur : *L'anecdote des deux petits Savoyards* & le séjour que vous avés fait à Bissêtre; à ce mot tous les Rieurs firent une huée qui retentit dans toute la plaine : l'Abbé Desfontaines n'ôsa repliquer, & se cacha dans la foule; chacun convint qu'il meritoit cette mortification, puis-

qu'il faisoit profession de n'épargner personne.

Alors Jean Le Clerc prit la parole, & s'adressant à Barbeyrac, nos Bibliotèques, dit-il, sont infectées d'un nombre prodigieux d'écrits composés par certains Auteurs qu'on nomme les saints Peres : j'y trouve plus de Rhétorique que de pénétration & de bon sens : il seroit aisé de vous faire voir une infinité de contradictions dans leurs Ouvrages ; ce sont de grands volumes in-folio, pleins de pauvretés, de froides allégories, & de faux raisonnemens. On acqueroit, il y a mille ans de la réputation à meilleur marché qu'aujourd'hui ; il ne falloit presque qu'être grand parleur, & l'on faisoit recevoir avec admiration les plus fausses pensées du monde.

Il en coûte encore moins,

répondit gravement le pere De Tournemine, pour se faire aujourd'hui une réputation brillante; de petits volumes remplis de propositions licentieuses; de conjectures hardies; de censures aigres contre les Peres; de railleries contre les Théologiens; de doutes sur la Réligion, hazardés sans preuve, suffisent pour être regardé comme un homme distingué : Spinosa, Hobbés, Tolland, ont-ils un autre merite? la réputation de M. Le Clerc lui a-t'elle coûté plus cher? parlons serieusement; est-ce dans les Ecrits d'Athanase, de Basile, de Gregoire de Nazianze, de Gregoire de Nisse, de Christome, de Cyrille, de Théodoret, qu'il a trouvé plus de Rhétorique que de bon sens? leurs gros volumes sont-ils remplis de pauvretés, de froides allégories, de faux raisonnemens? ils pas-

ſent au gré des connoiſſeurs pour des modeles de la plus parfaite éloquence ; mais cette éloquence ne ſert qu'à mettre dans un plus beau-jour, la pénétration de leur eſprit, la netteté de leurs explications, & la juſteſſe de leurs raiſonnemens.

Les Peres Latins moins corrects dans leur manière d'écrire, & entraînés par le mauvais goût de leur ſiécle, manquent de quelques qualités d'un Orateur parfait ; cependant oſeroit-on dire, ſi on conſervoit quelque pudeur, que leurs gros volumes ſont remplis de pauvretés ? combien peut-on aprendre dans ceux de Jerôme ? qu'elle pénétration dans ce qu'Auguſtin à écrit contre ſes adverſaires ? qui a jamais plus poſſédé le talent de refuter ? quelle Majeſté, quelle force, quelle juſteſſe dans tous les Ecrits de Léon & dans ceux qu'Ambroi-

se s'est donné le tems de travailler ? n'y a-t'il point de véritable éloquence dans Salvien, dans Minutius Felix, dans Eucher, dans Lactance ? Tertulien à l'esprit faux mais il en a infiniment, & il en donne à ceux qui le lisent avec précaution. Qu'on lise un peu les Peres, même dans les Traductions qui les défigurent ? & qu'on juge entre M. Le Clerc & moi ? on ne craint pas qu'on atribue aux Peres les pauvretés, les faux raisonnemens, le défaut de pénétration & de bon sens : je ne répons pas que ces reproches ne retombent sur ce censeur imprudent, qui juge de tout avec une hardiesse inconcevable.

Le Clerc voulut répondre, mais Perizonius son ennemi déclaré ne lui en donna pas le loisir. Vous avés, lui dit-il, voulu

voulu persuader à tout le monde que vous êtiés un Critique exact & d'une érudition consommée, vous faisiés le *Dictateur* dans la République des lettres, mais j'ai prouvé dans mon *Quinte-Curce vangé*, que si l'on vous rendoit justice, à peine vous acorderoit-on une place parmi les demi-Savans. La décision est un peu outrée, interrompit Despréaux, mais il est certain que M. Le Clerc a eû trop de confiance en ses propres lumières : il a soûtenu les causes les plus odieuses par des équivoques & par de fausses subtilités, avec une hauteur Socinienne, dont il n'a jamais pû se défaire.

A ces paroles, Le Clerc perdit patience. Il fit signe qu'on l'écoutât ; & jettant un regard de mépris sur le Poëte satirique, je crois, dit-il, devoir rendre ce bon office aux Adorateurs insen-

ſés de M. Deſprèaux, de les faire revenir des fauſſes idées qu'ils ont conçûës de ſon mérite, afin que le voyant réduit à ſa juſte valeur, ils ceſſent de nous le ſurfaire, & ſe délivrent d'un préjugé, qui n'eſt pas ſoûtenable devant ceux qui ont le véritable goût de la Poëſie, & qui par un long uſage des Poëtes anciens & modernes, ſavent diſtinguer le Poëte du Verſificateur, & l'Inventeur de l'Imitateur, qu'Horace apelle une Bête née pour Léſclavage : il faut pour cela les rapeller à la régle de ce même Horace.

Neque ſi quis ſcribat uti nos
Sermoni propiora putes hunc eſſe Poëtam.
Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

C'eſt à eux d'éxaminer de bonne foi, s'ils trouveront dans M. Deſprèaux, ce génie divin, cet eſprit ſublime, & de belles &

grandes choſes ſorties de ſa bouche. Rien de tout cela, au contraire, un eſprit ſombre & ſec; plaiſantant d'une manière chagrine, ſterile, ennuyeux par ſes redites importunes ; des idées baſſes, bourgeoiſes, preſque toutes tirées de l'enceinte du Palais; un ſtile peſant : nulle aménité : nulles fleurs : nulles lumières : nuls agremens, autres que ceux que la malignité des hommes leur fait trouver dans la médiſance : une humeur noire, envieuſe, outrageuſe, Miſanthrope, incapable de loüer, telle qu'il la reconnoît lui-même.

Eumolpe dans Petrone, démande encore une autre condition dans les Poëtes, à laquelle je ne crois pas que M. Deſprèaux ait jamais aſpiré. *Neque incipere* (dit il) *aut edere partum mens poteſt niſi ingenti flumine Litterarum inundata* ; quelque oſtentation de

ſavoir qu'il ait affectée, elle n'im-poſe pas aux Connoiſſeurs, qui aperçoivent bien-tôt dans ſes Ecrits une érudition mince & ſuperficielle. On auroit du moins attendu d'un Académicien un ſtile châtié & des expreſſions correctes & c'eſt ce qu'on ne trouve pas. Pour Concluſion, ſi la vaine confiance & la préſomption des Admirateurs de ce Poëte, ne leur permettent pas de reconnoître cette peinture, du moins ſervirat-elle à mettre en évidence leur entêtement & leur mauvais goût.

Alors Deſmareſt ſuivi de tous les Auteurs que Deſpréaux avoit maltraités dans ſes Satires, vint embraſſer Le Clerc, & le remercia publiquement d'avoir ſi bien rabatu l'orgueil d'un Critique qui ne vouloit laiſſer ſubſiſter que lui-même : mais l'Abbé Renaudot, repouſſant rudement Deſ-

marests & s'adressant à M. Le Clerc, de quel droit, lui dit-il, venés vous décider sur des matiéres que vous n'entendés pas? Pensés vous que vous réussirés à nous donner du mépris pour un Auteur qui fait les délices de tout le monde & qui sert de modéle pour bien écrire? Bussi a dit, que les ennemis que Desprèaux s'étoit faits par ses traits satiriques, devoient l'éstimer dans le fond du cœur, s'ils n'étoient les plus sottes gens du monde : vous pouvez vous apliquer la réflexion. Les plus beaux Esprits lui ont prodigué des éloges, croyés vous que leur jugement ne vaille pas bien le vôtre? Aprenés que si ce grand homme perd quelque chose du côté de l'imagination, il le regagne amplement par l'ordre & la justesse de ses pensées, par la pureté de stile, par la beauté du tour, & par la netteté de l'expression.

Mais voici le véritable sujet de votre mécontentement, & je suis sur que vous en conviendrés avec moi. Vous n'avés pû soufrir que Despréaux ait dit que vous étiés un Homme fort décrié sur la Réligion; mais n'est-ce pas un fait connu de toute l'Europe? Combien d'Auteurs ont écrit contre vos dogmes relâchés? Tous se sont reünis à défendre la Réligion contre vos impietés. On composeroit une Bibliotéque des écrits qui ont paru contre vous. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous êtes décrié sur la Réligion: il y a long-tems qu'on vous regarde sur ce pié là. L'Ouvrage que vous publiâtes secretement à Saumur en 1678. sous le nom de Saint Amour, ne contient-il pas les semences du Socinianisme? On en étoit si persuadé à Geneve votre Patrie, que lorsque vous voulutes y retourner, on vous

demanda une explication de vos ſentimens ; mais comme vous vites bien qu'on ne ſeroit pas d'humeur de ſe contenter de vos expreſſions vagues & équivoques, vous en partîtes ſans rien dire à perſonne, & allâtes vous jetter entre les bras des Arminiens la Secte la plus relâchée qu'il y ait au monde. Vous ſavés bien que dans la dernière réforme on voulût vous faire vôtre Procès, parceque vous vintes à l'Aſſemblée avec Epicure, Lucrece, Socin, Spinoſa, & une Troupe d'autres Scélérats. Croyés moi, allés les rejoindre & faites vous accompagner de vos chers freres Polonois.

Procul ô procul esto profani!
Discite justitiam moniti & non temnere divos.

Comme Renaudot eut achevé, l'Abbé Lenglet, que l'impatience de parler tenoit depuis longtems, ſe retourna vers Apollon.

& s'exprima en ces termes. Il faut que vous soyez un Dieu, bien complaisant, pour écouter tous ces Harangueurs ennuyeux, qui jusqu'ici n'ont dit que des minuties : pour moi j'ai été tenté vingt fois de les interrompre. Vraiment c'est bien employer un tems destiné à la reforme des abus qui se sont introduits sur le Parnasse ? oh ! que ce que j'ai à proposer est bien plus intéressant : n'en perdés pas un seul mot, je commence.

Rien ne fait mieux voir la décadance du goût, que la plûpart des Livres qui se publient tous les jours au préjudice de la bonne Littérature. On ne se lasse point d'écrire sur l'Histoire ; on en fait des éloges pompeux : on prétend qu'outre l'avantage qu'elle a d'exposer à nos yeux ce que l'antiquité la plus reculée a d'utile & d'interessan

elle forme les mœurs, donne de l'amour pour la vertu, inspire de l'horreur pour le vice, aprend à connoître les Hommes, fournit des régles pour la conduite de la vie, & donne du brillant à l'esprit. Quel étrange Paradoxe! on attribue tous ces avantages à l'Histoire pendant qu'ils ne conviennent qu'aux Romans. Qu'est-ce que l'on trouve dans l'Histoire? mille faits, mille incertitudes. Le Roman me satisfait sur-tout; sur le lieu, le tems, les caractères; les pensées mêmes de ses Personnages. Je ne vois les Hommes dans l'Histoire que tels que la Politique permet de les faire paroître: dans le Roman je les vois tels qu'ils sont. L'Histoire me présente la vertu presque toûjours oprimée; je la vois toûjours triompher dans un Roman. Dans l'Histoire, je trouve mil-

le faits faux que l'on me donne comme vrais : je trouve mille faits vrais dans le Roman, sous le voile de la Fable. Je suis trompé à ma perte dans l'Histoire : si le Roman me trompe, il ne me trompe qu'à mon profit.

O Romans ! qui pourroit exprimer vôtre excellence ! vous servés à former l'esprit, à réformer les mœurs & à réprimer les passions : vous aprenés le savoir vivre, le monde & tout ce qu'on n'aprend jamais dans la poussière d'un Collége, ou dans les tristes murs d'un Couvent. Vôtre lecture utile dans tous les âges, l'est encore dans toutes les conditions ; elle ocupe l'oisiveté de celui qui n'a rien à faire, délasse l'esprit fatigué du travail, amuse dans l'enfance ; instruit dans l'adolescence ; entretient le goût du plaisir dans l'âge mûr, & le fait renaître dans la vieillesse.

Abbé De Fénélon, vous qui avés donné un si bon traité de l'éducation des Filles, comment avés vous pû leur interdire les Romans, sous prétexte qu'elles se passionnent souvent pour les intrigues & les Avantures chimeriques. Grand & puissant génie, vous vous êtes laissé entraîner par les préjugés du Vulgaire : en condamnant les Romans sans miséricorde, vous n'avés pas fait attention, que les jeunes Personnes aprendront plus de morale dans *Cirus* & *Clélie*, que dans les Livres des Directeurs les plus éclairés, quand même ce seroient des François De Sale. Revenés donc de vôtre erreur, & aprenés, que si quelqu'un proscrit les Romans, ce ne sont que des Théologiens béats de l'étroite observance de quelque ignare Communauté.

Tous les Auteurs surpris de l'entousiasme de Lenglet, se regardoient en soûriant, & témoignoient par leur silence, qu'ils avoient pitié de ses égaremens ; mais il n'en voulût pas demeurer là, & se persuadant à leur air, qu'on aprouvoit ce qu'il venoit de dire, il reprit la parole de cette manière. Je voudrois que ceux qui donnent au Public des Ouvrages de Littérature, entrassent dans le détail de certaines particularités qui regardent les Savans : il y faudroit insérer des Anecdotes, des faits & des Histoires propres à amuser le Lecteur. L'Auteur des *Mémoires secrets de la République des Lettres* a promis de le faire ; nous verrons s'il tiendra parole. Pour moi je ne trouve rien de plus instructif.

Par exemple voici ce que j'ai découvert touchant Ludolfe qui

a

fait l'*Histoire d'Ethiopie*, & ce que le public ignoroît auparavant. *C'étoit un Homme fort galant que ce Monsieur Ludolfe. Il n'avoit que sept Femmes épousées en même-tems, en divers en droits ; c'est ce que j'ai sû de sa belle-Fille. Quel Homme de précaution ! il vouloit avoir plus d'un gîte. Son fils fait a peu près la même chose.*

Autre Anecdote ; *Monsieur Prévôt connoît un peu trop le bas peuple de Cithère, ennuyé de vivre parmi les Réformés, il a cherché à rentrer dans la Communion Romaine. Après avoir été Soldat, puis Jésuite, Soldat pour la seconde fois, & ensuite Jésuite ; il s'est derechef fait Soldat, puis Officier : Bénédictin, enfin réformé, Protestant ou Anglican : il voudroit aujourd'hui se faire Bénédictin de Cluny, pour aller de la jusqu'à Constantinople, prêcher l'Alcoran, devenir Mufty*, s'il se peut, *& fixer ensuite sa Réligion au Japon.*

Il alloit continuer, lorsque le Père Daniel qui méditoit dépuis long-tems, de se vanger du mépris que l'Abbé l'Anglet à toûjours fait de son *Histoire de France*, l'interrompit, & le régardant d'un œil fier & dédaigneux, c'est sans doute à la Bastille, lui dit-il, que vous avés fait ces jolies découvertes ; vous savés par expérience.

Que tel mot pour avoir réjouï le lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'Auteur.

Que n'êtes vous donc plus réservé, car enfin, il ne faut qu'un homme de mauvaise humeur qui prend mal les choses, & alors on diroit de vous, ce que vous avés dit quelque part de Despréaux & de Rousseau ; Ces instructions deviennent efficaces ; c'est un bien pour ceux qui les reçoivent ; on leur rend justice par là ; ils deviennent sages, re-

ſervés, prudens, pourvû néantmoins qu'on ne leur épargne point cette libéralité; elle coûte ſi peu, & fait tant de bien, qu'il y auroit de l'injuſtice à la ménager.

Vous voulés prouver que les Romans ſont préférables à l'Hiſtoire. A quoi comparer vos raiſonnemens qu'aux réveries d'un malade qui eſt en délire? mais vous allés plus loin, & pour mériter une place aux petites maiſons, vous ſoutenés que la lecture des Romans reprime les paſſions, & en fait éviter les piéges. Quelle folie! n'eſt-il pas décidé depuis plus de deux mille ans, qu'on ne ſe garantit de la Paſſion dangereuſe de l'Amour, que par la fuite de l'occaſion? que l'ignorance en cette occaſion eſt le ſeul préſervatif de la jeuneſſe, & que la lecture des Amours les plus vertueuſes, s'il en eſt dans

les Romans, inſpire preſque toûjours aux jeunes gens les paſſions les plus criminelles ? pourquoi ? c'eſt qu'ils y aprennent à aimer & rien de plus; & pourquoi n'y aprennent-ils pas à aimer vertueuſement; c'eſt que l'Amour vertueux des Romans n'eſt pour l'ordinaire qu'une chimére; c'eſt que l'Homme eſt naturellement plus porté au vice qu'à la vertu ; or dès que ſon cœur a une fois apris à aimer, il eſt moralement certain que cette paſſion le portera au vice & au crime : l'expérience ſur ce point confirme ce raiſonnement : tous les Gens ſages l'ont ainſi penſé, & j'eſpère que vous ne perſuaderés perſone.

Il vouloit pourſuivre ſon diſcours, quand tout d'un coup il fut interrompu par un Journaliſte de Trévoux. C'eſt malgré moi, dit ce dernier, que je prends la liberté de vous inter-

rompre : mais je ne puis laisser échaper cette occasion, d'aprendre à l'Abbé Lenglet, le jugement que le Public fait de ses productions. Lorsqu'il paroît un ouvrage plein de mauvais raisonnemens & de contradictions; d'une érudition puisée dans les sources les plus décriées, de traits injurieux, de médisances atroces, où l'on nomme les personnes par leur nom, sans aucun égard à la bien-séance, ni aux bonnes mœurs; de saillies pleines d'impiétés, qui font frémir la Réligion; de discours pleins d'indécence, qui font rougir la Pudeur; joignés à tout celà une manière d'écrire, soi disant libre & enjouée, mais froide & plâte, sans suite, sans ordre, sans liaison, confondant pêle mêle le Sacré & le profane, le vrai & le faux, le sérieux & le Burlesque : voilà,

dit-on, infailliblement un Ouvrage, de Lenglet; c'est là son coin & sa marque. De pareils écrits mériteroient qu'on en fit un sacrifice à Vulcain, mais c'est l'affaire des Magistrats; mon devoir est borné à décrier ces sortes d'Ouvrages pernicieux: heureux! si je pouvois me flater d'en inspirer l'horreur, & le mépris qu'ils méritent.

Cette sévère, correction du Journaliste, fit pâlir l'Abbé Lenglet; il protesta à toute l'Assemblée, qu'il n'avoit aucune part aux écrits qu'on lui atribuoit, sur-tout à ceux qui s'impriment furtivement; n'en aiant publié aucun de son chef, que sous l'autorité des Supérieurs; qu'il avoit aporté exprès une liste de ceux qu'il avoit presentés au Public; & que ce seroit une injustice criante de lui en donner d'autres sur des bruits populaires, au préjudice de sa dé-

claration ; mais ne pouvant persuader personne, il voulut s'échaper, lorsque Marot le rétenant par le bras, soufrés, lui dit-il, que je vous donne ici publiquement des marques de ma reconnoissance ; vos commentaires sur mes Oeuvres me font un honneur infini : j'ai été charmé d'y trouver des Remarques joyeuses c'est-à-dire mille obscénités tant en Vers qu'en Prose. On voit bien que les expressions les plus ciniques ne vous coûtent rien ; vous auriés tout gâté en ménageant la pudeur de vos Lecteurs ; par là vous avez rendu sensibles jusqu'à mes moindres beautés ; mais ce qui m'a touché le plus, est le détail que vous faites de mes Amours avec Diane de Poitiers, & Marguerite Duchesse d'Alençon sœur de François I. les raisons que j'avois de cacher cette Anecdote

ne ſubtiſtant plus, vous ne pouviés vous diſpenſer d'aprendre à toute la terre, qu'une Princeſſe qui avoit dédaigné les vœux de Charlequint, avoit bien voulu s'abaiſſer juſqu'à acorder toute ſa tendreſſe à un valet de chambre; voila ce qui s'apelle donner de nouvelles éditions avec des obſervations critiques, vous ſerés déſormais le modéle des bons Commentateurs.

Il en auroit dit d'avantage, mais Broſſette indigné de ſa hardieſſe, eſt ce, lui dit-il, à cauſe des éloges qu'on a donnés à l'enjouement, & à la fineſſe de vôtre eſprit, que vous parlés ici avec tant d'impudence? ſongés plû tôt que vous êtes un libertin qui profanés les lettres par vos ſaletés. Que ſi d'ailleurs on remarque dans vos Poëſies un tour agréable, vif, aiſé, ingenieux, les ordures dont elles

ſont remplies rapelleront toûjours le ſouvenir des débauches, qui vous auroient fait perdre la vie à Geneve, ſi Calvin n'avoit fait commuër la peine de mort, en celle du foüet & du banniſſement.

Pour vous, continua Broſſette en regardant l'Abbé Lenglet, Souvenés-vous qu'on ne doit jamais trouver dans un Commentaire, de ces vérités offenſantes, ni de ces faits purement injurieux, qui ne ſervent qu'a flater la malignité, & qui dèshonorent encore plus celui qui les publie, que ceux contre qui ils ſont publiés. Il eſt de la prudence d'un Ecrivain, qui met au jour des faits cachés, & des perſonalités, de diſtinguer ce que le Public doit ſavoir. d'avec ce qu'il eſt bon qu'il ignore: ſuivant cette régle, on doit ſe defendre ſeverement tout ce qui ne peut procurer la gloire de Commen-

tateur exact, qu'aux dépens de la probité & de la Réligion. Pour ce qui me regarde en particulier, je vous prie de ne pas vouloir faire passer sous mon nom, la Satire pleine d'infamies, à laqu'elle vous avés donné le nom, *d'Eloge Historique de Monsieur Rousseau.* J'ai trop de Modération pour donner à vôtre procédé les noms qu'il merite, mais le Public l'a fait pour moi, & m'a rendu justice.

En cet endroit, Loüise Sigée de Tolede, apercevant Chorier l'Historien du Dauphiné, demanda justice de l'outrage qu'il lui avoit fait, en composant un Livre infame, sous le tître d'*Aloïsia sigea Toletana Satira Sotadica de arcanis Amoris & Veneris.* Vous savés, dit-elle à Apollon, que j'ai été fille d'honneur de Dona Maria sœur de Jean III. Roi de Portugal. A 21. ans je savois le

Latin, le Grec, l'Hebreu, l'Arabe & le Persan. On m'apelloit la Minerve de mon siécle; mais j'ai été moins sensible à tous les éloges que j'ai reçû des Savans de mon tems, qu'à celui qu'on m'a donné, d'avoir été une Heroïne incomparable en chasteté. On lit dans mon Epitaphe.

Loïsia Sigea femina incomparabili, cujus pudicitia cum eruditione linguarum quæ in ea ad miraculum usque fuit, ex æquo certabat &c.

Soufrirés vous qu'un Scélerat ose faire imprimer sous mon nom des Dialogues, dont un Soldat aux Gardes ne pourroit soutenir la lecture. Ah! malheureuse! faudra-t'il que je me voïe ainsi deshonorée.

Elle en auroit dit d'avantage; mais la douleur qui la suffoquoit ne lui permettant pas d'achever; Chorier prit ce moment pour se justifier. Il ju-

ra qu'il n'avoit aucune part à l'Ouvrage dont il s'agissoit ; qu'il falloit bien plûtôt jetter les yeux sur Meursius ou sur Jean Vestréne, Juris consulte de La Haye. Vous êtes un Calomniateur, s'écria M. De La Monnoye ; Jean Vestréne est un personage imaginaire ; & Meursius Homme grave & de probité, étoit incapable d'avoir une pareille idée. On sait à n'en pouvoir doûter, que vous êtes l'unique Auteur de ce Livre, imprimé pour la première fois à Grenoble, Monsieur Du May Avocat Général fit, dit-on, les frais de l'Edition : inutilement voudriés vous prouver le contraire. Chorier alloit répliquer, mais Meursius se jetta sur lui & l'auroit mis en piéces sans une troupe d'Auteurs obscénes qui s'y oposa.

Apollon irrité à la vûe d'un

si

si grand nombre de Libertins, fit aprocher Adrien Béverland, & lui parla en cette manière. Je vous adresse lá parole, comme au plus infâme écrivain qui ait jamais parû. Quel usage avés vous fait de l'esprit que la Nature vous avoit donné? Vôtre vie s'est passée à composer des Ouvrages, dont la mémoire ne s'effacera jamais, tant qu'il y aura des Scelerats & des Femmes de joie; vôtre Plume criminelle n'a rien épargné sur la Terre; elle a attaqué la divinité même. Qui pourroit lire sans frémir ce que vous avés écrit sur l'Amour? je sais bon gré aux Magistrats de Hollande d'avoir arrêté l'impression de vôtre *Traité de prostibulis veterum*: par malheur Vossius le fils en a inséré la plus grande partie dans son *Commentaire sur Catulle*, mais je sçaurai l'en punir. Pour vous

& vos semblables en attendant que j'aye trouvé des suplices proportionnés à vos attentats, je vous défens à tous de jamais paroître dans cette contrée consacrée aux Muses. Qui sçait si vous n'attaqueriés pas leur chasteté., vous qui avés tant fait de prostituées ? partés incessament, & dites de ma part à Rousseau, & aux autres, dont la Parque n'a pas encore tranché les jours, que s'ils continuent à soüiller le Parnasse, de leurs infamies, j'en ferai un exemple, qui fera trembler les Siécles à venir.

Tout autre que Béverland eût été effrayé à ces paroles; mais lui, d'un visage intrepide, ne fit que secouer la tête, & regardant éfrontément le Dieu; faites donc chasser presque tous les Auteurs qui sont ici, & vous serés bien-tôt un Monarque sans

Sujets. Ignorés vous que si le libertinage a été de tout tems à la mode parmi les Hommes, ce n'est qu'à l'exemple des Divinités ? ne sait-on pas que Jupiter ne pense qu'à faire des maris Cocus, que Venus est une coureuse, & vous qui faites ici le réformateur, n'avés pas toûjours passé dans le monde pour la terreur des Vierges ? Si l'on vous faisoit justice. . . . . Il n'en pût dire d'avantage ; le misérable fit un faux pas, & tomba dans un Précipice qui s'ouvrit dans le moment pour l'engloutir.

Voilà, reprit Apollon un peu déconcerté, voilà un exemple que je devois à cette Assemblée ; il y a toute apparence que ce ne sera pas le dernier. Puis se tournant vers Nicole & la Placette, je vous charge, leur dit-il, de faire executer l'ordre que je

viens de donner : défaites nous de ces malheureux qui ont profané les Belles-Lettres par leur licence effrénée, & prenés garde à ne vous pas laisser séduire.

Nicole & La Placette passerent de rang en rang, & bientôt on vit défiler quantité d'Auteurs, entre lesquels on reconnoissoit, Catulle, Martial, Petrone, Ausone, Pierre Aretin, Boccace, Le Pogge, Bondel, Rabelais, Marot, Beroalde de Verville, Theophile, Chorier, Bussi, Nodot; Rousseau, Du Vergier, Lenglet, & l'Auteur du *Prince Apprius*.

La Fontaine les suivoit avec une insensibilité étonnante, lorsque le pere Poujet de l'Oratoire s'adressant au Dieu du Parnasse, je pense, dit-il, qu'il ne faudroit pas confondre La Fontaine avec tous ces Auteurs scandaleux

qu'on vient de proſcrire ſi juſtement. Il a eû le malheur de compoſer un Livre de *Contes*, où les images de l'Amour ſont ſi vives, qu'il y a peu de lectures plus dangereuſes pour la Jeuneſſe, mais le regret qu'il en a témoigné mérite quelque indulgence. Je l'ai vû moi-même, lorſqu'il fut attaqué d'une grande maladie, deteſter ſes *Contes* les larmes aux yeux, & faire amande-honorable devant Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, qu'il avoit priés de ſe rendre chés lui par Députés, pour être témoins de ſes dernières diſpoſitions. Il avoit proteſté, que s'il recouvroit la ſanté, il n'employeroit ſon talent pour la Poëſie qu'à écrire ſur des matières ſérieuſes. Il a tenu parole, vrai dans ſon repantir comme dans tout le reſte de ſa conduite, & n'aïant jamais

songé à tromper en rien, ni le Ciel, ni les Hommes.

Je suis charmé, répondit Apollon, d'aprendre cette particularité. Je ne consentois qu'avec peine à la perte irréparable que nous aurions faite d'un génie aisé, vif, délicat, naïf & qui dans une simplicité aparente, & sous un air négligé, renferme des beautés, & des graces inimitables.

Retenons donc La Fontaine, quand ce ne seroit qu'à la consideration du Duc de Bourgogne, qui sçut par ses bienfaits empêcher cet Auteur maltraité de la fortune, de se retirer en Angleterre, & par là conserva à la France un de ses plus grands ornemens. C'est quelque chose, dit alors Baillet, d'avoir purgé le Parnasse de cette canaille; mais fera-t'on grace à ces Auteurs licentieux, qui ont fait

leurs délices des matières Erotiques, & les ont choisies préférablement aux autres, pour en faire le sujet de leurs Poësies. Je conviens qu'on n'y trouvera peut-être pas de ces obscénités grossières, ni de ces brutalités, qui ont fait apeller Catulle, Martial & leurs semblables, *Caprimulgi & Fossores* : par quelques Critiques délicats de ces derniers tems; ce sont, disent-ils, des Amourettes en vers, ce sont des Amours que nous chantons; mais des amours pudiques : cela veut dire, ce me semble, que ce sont des amours où la pudeur du Lecteur est interessée, & où la pudeur du Lecteur est joüée. Ils ajoûtent que tous ceux qui se sont mêlés de faire des Vers, ont pris ce parti, & qu'on a remarqué éfectivement qu'Apollon, tout Soleil qu'il est, n'est qu'une vraye Statuë de glace, hors de

la Compagnie de Venus. Sur ces principes il faudra conclure que ce ſont tous d'excellens Poëtes, & qu'au contraire, on n'a trouvé juſqu'ici que des Verſificateurs froids & languiſſans dans toute la Societé des Jéſuites; fuſſent-ils des Caſimirs, des Hoſſchius, des Mambruns, des Vallius, des Rapins, des Commires, des La Ruë, des Vanières, où d'autres Poëtes de cette force qui bien qu'ils ayent fait des Vers, n'ont pourtant pas jugé à propos d'y mêler des Amourettes, ni aucun Amour profane, que pour en inſpirer de l'averſion, & pour en découvrir la diformité, & qui n'ont point voulu ſouffrir, que jamais Venus vint échaufer leur Apollon.

Pour moi, ſi j'en ſuis cru, on fera bien de proſcrire tous ces Auteurs galans; on ne con-

sidérera, ni ancienneté ni réputation ; on les traitera de *Turc à Maure*, quand même ils auroient dédié leurs Ouvrages à des Montausiers. Alors l'Abbé Ménage, qui croyoit que ces derniers mots s'adressoient à lui, prit la parole. Timon, dit-il, ne fut jamais si Misantrope que cet Homme là. Il sufiroit lui seul pour ne faire du Parnasse qu'une afreuse solitude. Encore si c'étoit un Philosophe qui parlât ainsi : peut-être mériteroit-il d'être écouté ; mais qu'un Régent de quatrième du Colége de Bauvais, devenu dans la suite le Pédagogue du fils de M. De Lamoignon, veuille trancher du Réformateur ; c'est une hardiesse, & une insolence que l'on ne devroit pas laisser impunie. Je vais néanmoins répondre à son verbiage, & nous verrons si c'est un crime énorme de faire des Vers de galanterie.

Il eſt vrai que j'ai dit dans l'Epître Dédicatoire de mes Poëſies adreſſée à Monſieur le Duc de Montauſier : *Amatorios verſus, pudicos licet, hîc excuſarem, ſi meum eſſet exemplum : ſic ſcripſit quicumque verſus ſcripſit, & profectô ſinè Venere friget Apollo.* Mais ce que j'ai dit d'Apollon en cet endroit ne doit pas ſe prendre à la rigueur des termes, & qu'il faut l'entendre commodément. La plûpart *des Maximes de Morale*, la plûpart des *Régles de Droit*, la plûpart des *Aphoriſmes d'Hippocrate* s'entendent de la ſorte. Il eſt vrai qu'on peut réüſſir en Vers en traitant d'autres matières que celles d'Amour, & on peut même réüſſir en Vers ſur toutes ſortes de matières, mais c'eſt particulièrement dans les matières d'Amour que réüſſiſſent les Poëtes.

Rien n'eſt plus certain, interrompit Properce.

Non hoc calliope, non hoc mihi dictat Apollo.
Ingenium nobis ipsa puella facit.

Et moi, dit Platon, j'ajoûte que l'Amour n'eſt pas ſeulement Poëte, mais qu'il fait les Poëtes, & que ceux qui ont le moins de diſpoſition à la Poëſie, deviennent Poëtes devenant Amoureux. Eh! Meſſieurs, reprit Ménage, faites nous grace de vos Réflexions; il n'eſt point ici queſtion de ce que vous penſés; lorſqu'on vous attaquera, vous pourrés vous défendre.

Comme la Poëſie, continuat-il, eſt la fleur des Sciences; il n'y a perſonne parmi les Gens de lettres qui n'ait fait ou qui n'ait ſouhaité de faire des Vers, & comme l'Amour eſt une choſe naturelle, & que la Poëſie eſt le Langage de l'Amour, il n'y a jamais eû d'Homme au monde qui ait fait des Vers, qui n'en

ait fait d'amour, à la reserve de ceux qui sont entrés en réligion avant que d'être adonnés à la Poësie. Les Evêques mêmes, qui à cause de leurs dignités, ne peuvent faire des Vers d'amour, & les Réligieux, qui n'en peuvent faire à cause de la sévérité de leur Régle, en font indirectement sous la personne des autres. C'est ainsi que M. Godeau Evêque de Grasse & de Vence, a parlé d'amour dans sa *Paraphrase du Cantique des Cantiques* & le pere Rémond de Dijon Jésuite dans son Poëme d'*Alexis*, & le Pere Sautel & le Pere le Moine de la même Compagnie, celui-ci dans son *saint Louis*, & celui-là dans ses *Larmes de la Madelaine*.

Il y a de deux sortes de Vers d'amour : il y en a d'honnêtes; il y en à d'obscenes. La plûpart des anciens Romains ont crû

crû qu'il étoit permis de faire des Vers des-honnêtes; ce qu'ils appelloient faire des Vers à la Romaine, & comme l'a très-véritablement remarqué un ſavant Homme, qui ſe connoiſſoit en obſcénités, c'eſt Monſieur Voſſius le fils Chanoine de Vindſor; l'obſcénité tient ſouvent lieu de pointe dans les *Epigrammes de Catulle*. Pline le jeune qui étoit une perſonne Grave & Conſulaire étoit auſſi de cet avis.

Puiſque vous me cités ici publiquement, dit alors Pline le jeune, vous ne trouverés pas mauvais que je vous interrompe : ne vous impatientés pas, je n'ai que deux mots à dire.

Quelques perſonnes avoient trouvé mauvais que j'euſſe fait des *Hendé Caſillabes* un peu libres, de tout tems il y a eû des Baillet,

je fis voir à ces ignorans, que vouloir juger des mœurs d'une personne par ses ouvrages, étoit la régle la plus fausse qu'il y eut au monde? je sçus m'autoriser par des exemples de Senateurs, de Consuls, d'Empereurs même, & il se trouva que ceux dont je raportois des exemples étoient les plus savans Hommes, les plus graves & les plus vertueux que l'ancienne Rome ait jamais produits.

Cela étoit bon de vôtre tems, reprit Mènage, mais la Religion que nous professons est contraire a cette pratique; car, comme plusieurs l'ont remarqué; s'il ne nous est pas permis de dire des paroles oisives, il ne nous est pas permis à plus forte raison d'en dire de lascives: nôtre Langue d'ailleurs rejette ces façons de parler deshonnêtes, mais pour les Vers de Galanterie honnête, c'est être trop sevére de les condamner.

Baillet dira peut-être que je suis Abbé, & que quand il seroit permis aux personnes Laïques de faire des Vers de Galanterie, il ne le seroit pas aux personnes Ecclesiastiques; c'est là où je l'attendois; voici la Liste d'un grand nombre d'Hommes Illustres qui étant Eclesiastiques ont écrit d'amour en Vers où en Prose, je citerai de Mémoire sans m'embarrasser de l'ordre Chronologique.

Heliodore, Achilles Tatius, Eustachius, Josephus Devonius, Jean de Meun, Petrarque; Aneas Sylvius Pape sous le nom de Pie II. Joannes Antonius Campanus, Politien, Flaminius, Marsile Ficin, le Cardinal Bembo, Jean de la Case, le Berni, Octavien de St Gelais, Mellin de St Gelais, Antoine Heroët, Pontus de Thiard, Alphonse D'Elbéne, Ronsard, Joachim du

Bellay, Desportes, Bertaud, le Cardinal du Perron, Regnier, Monturon, Lopé de Vega, le Comte d'Etlan, M. Godeau, M. Camus, Habert Abbé de Cerisy, Bois-Robert, Montreuil, Furetiere, l'Abbé de Marolles, Celderon, Antonio Solis, Diamante, Segrais, l'Abbé Barrin, Benserade, Regnier Desmarais, du Bois, &c.

Après tous ces exemples de Chanoines, d'Abbés, d'Evêques, d'Archevêques, de Cardinaux qui ont fait des Vers de Galanterie; trouvera-t'on mauvais... Ménage s'arrêta là pour réprendre haleine; mais Pierre Le Loyer, Conseiller au Présidial d'Angers, ne lui donna pas le tems de continuer.

Nous entretiendrés-vous éternellement, lui dit-il, de vos Bagatelles; les Savans ont bien à faire de vos Vers obscénes où

non: de quelle utilité est la Poësie pour l'acroissement des Sciences & des Beaux-Arts ? Tout vôtre mêtier consiste à flater les oreilles, à remplir l'imagination de fictions Chimériques, à se joüer sur une passion, & a dire en trente façons qu'il faut aimer. Aussi Malherbe disoit qu'un bon Poëte n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon Joüeur de Quilles : & M. Toinard, que quand tous les Poëtes seroient noyés, & toutes les Poësies brulées, ce ne seroit pas grand domage.

Platon le divin Platon ne vous a-t'il pas chassé de sa République ? encore seriés-vous excusables s'il se trouvoit quelqu'un parmi vous, qui eût excellé dans ce genre de Composition le plus méprisable de tous: mais qu'on remonte depuis Ardüet jusqu'à l'Auteur de l'Iliade, on ne m'en citera pas un

seul en qui l'on n'ait trouvé quelque défaut.

Y a-t'il quelqu'un dans cette Assemblée qui ignore ce que l'on a réproché à Homere, à Virgile, à Ovide, à Sophocle, à Aristophane, à Plaute, à Terence, à Corneille, à Racine, à Despréaux, à Rousseau & à Voltaire, ce sont là si je ne me trompe, ceux que vous estimés le plus; ils n'ont pû neanmoins atteindre au point de perfection, qui pouvoit rendre leurs Ouvrages suportables; & pourquoi? La raison en est évidente; c'est qu'ils n'ont jamais sçû répandre de l'érudition dans leurs Ecrits; où l'auroient-ils puisée? ils ne savent que leur Langue, toutes les autres leur sont aussi inconnuës, que celles que parloient les premiers hommes. Je dis bien plus, S'il s'est trouvé quelques grands hom-

mes comme Ronſard & du Bartas, qui Luttant contre le mauvais goût ayent fait paroître dans leurs Poëſies une grande connoiſſance de la Philoſophie, des Mathématiques & des langues Etrangères, on les a tournés cruellement en ridicule, on les a traités de Fripiers & de Ravaudeurs. Qui ne ſeroit indigné d'entendre dire à Boileau, après avoir loüé Marot.

Ronſard qui le ſuivit, par une autre méthode,
Réglant tout, broüilla tout fit un art à ſa mode;
Et toute fois long tems eût un heureux deſtein,
Mais ſa Muſe en François parlant Grec & Latin;
Vit dans l'âge ſuivant par un retour groteſque,
Tomber de ſes grands mots la faſte pedanteſque.

Ce Cenſeur auroit aparament voulu, que Ronſard eût négligé cet amas de Fables obſcures & d'Epithetes recherchées, dont

l'intelligence dépend d'une profonde lecture des Livres Grecs & Latins : qu'il eut appellé les personnes & les choses par leur véritable nom, au lieu de les exprimer par mille circonlocutions difficiles, embarrassées, & qui démandent des Commentaires ; comme si un Poëte habile ne devoit pas s'enfoncer dans le Labirinthe des Antiquités les plus cachées, pour se dérober à la connoissance du peuple.

C'est à-dire que pour emporter les sufrages de ces nouveaux réformateurs, qui nous donnent des régles sur l'Art Poëtique, il faut être un parfait ignorant, ou ressembler à Racine & à Boileau ; de qui Segrais a dit " Racine & Despreaux n'estiment " que leurs Vers ; ils ne loüent " personne ; ils critiquent les " autres, & il ne paroît pas un " Madrigal qu'ils ne le censurent;

„ cependant ôtés-les de la Poë-„ sie, ils sont muets, ils ne sa-„ vent plus où ils en sont; car que „ savent-ils autres choses que ri-„ mer„ & moi j'ajoûte que les Tragédies du premier, les Satires, les Epîtres, l'Art Poëtique, le Lutrin même de l'autre, ne valent pas ce Sonnet de Ronsard.

Je ne suis point, ma guerrière Cassandre,
Ni Myrmidon, ni Dolope Soudart,
Ni cet Archer dont l'hommicide dart,
Tua ton frére & mit ta Ville en cendre.
Un Camp armé pour esclave te rendre,
Du Port d'Aulide en ma faveur ne part,
Et tu ne vois au pié de ton Rampart,
Pour t'enlever mille Barques descendre.
Hélas je suis ce Corebe insensé,
Dont le cœur vit mortellement blessé,
Non de la main du Gregois Pénélée,
Mais de cent traits qu'un Archerot vainqueur,
Par une voye en mes yeux recélée,
Sans y pénser me tira dans le cœur.

Quand toute l'Histoire du Siége

de Troye seroit perdue ne la trouveroit-on pas dans ces Vers? Mais quoique ce Sonnet soit un chef d'œuvre, j'en reviens à ma première proposition, & je soutiens que la Poësie quand même on y réüssiroit, est une ocupation indigne d'un Savant, & qu'il vaudroit mieux ne savoir que douze mots Grecs où Hebreux, que d'être l'Auteur de la Henriade. J'ai eû le malheur dans ma jeunesse de Composer un Livre de mélanges Poëtiques, j'en demande pardon à toute l'Assemblée: s'il étoit en mon pouvoir, j'en suprimerois tous les exemplaires, pour ne laisser subsister que mes Colonies Idumeanes, & sur-tout mon Histoire des spectres, où l'on trouve une érudition immense.

A propos de Colonies, je suis bien aise d'aprendre ici à Monsieur Le Bœuf, que les Ange-

vins tirent leur origine d'Esaü. Non-seulement les noms des Villes de France, mais encore ceux des Villages d'Anjou, des Hameaux, des Maisons, des piéces de Terre de la Parroisse d'Huïllé, où je suis né, viennent de la Langue Hebraïque & Caldaïque: j'ai découvert dans cette Parroisse, les noms d'une infinité d'Hebreux, qui sont sans difficulté les Ancêtres des Habitans du Païs. Voilà à quoi servent les Etymologies: mais une chose que les Savans auront peine à croire, c'est que j'ai eû le bonheur de trouver dans un seul Vers d'Homere, mot pour mot, *Pierre Le Loyer Angevin, Gaulois, d'Huïllé:* Il reste trois lettres dans tout ce Vers, qui paroissent superflues &, qui néanmoins ne le sont pas: ce sont des Lettres Numérales, qui désignent le tems où je devois faire cette rare dé-

couverte, c'est-à-dire, l'an 1610. qui est justement l'année de l'impression de mon livre. DIXI.

VIVAT, VIVAT; s'écria Mathanasius, VIVAT NOVUS DOCTOR QUI TAM BENE PARLAT. pauvres Auteurs qui faites vos délices de la Poësie, cela vous aprendra à négliger le fatras d'érudition qui fait les grands Hommes. L'insulte que vous venés de recevoir dans cette Auguste Assemblée, nous va délivrer enfin de la classe des Ecrivains la plus méprisable, nous n'aurons désormais que des Savans du premier ordre, des Savans herissés de Grec & d'Hebreux. Le Parnasse sera inondé de Littérateurs, de Pedans, & de Commentateurs. O FELIX O FAUSTA DIES! Quel triomphe pour les Bochart, les Simon, les Dacier, les Burman, les Bentley!

Si les mauvaises plaisanterie; interrompit

interrompit Dacier, en regardant M. Themiseüil, étoient un titre pour aquerir la réputation d'habile Homme, il faudroit avouer que vous seriés le seul ici qui pût légitimement y prétendre. Par malheur le ridicule que vous avés voulu répandre sur les Savans n'est retombé que sur vous même. Vos Remarques sur le chef-d'œuvre d'un inconnu, n'ont été regardées par les honnêtes gens, que comme un amas d'impertinences, & de fades railleries, qui ne sont propres qu'à servir d'amusement au Cocher de Monsieur de Vartamont. Inutilement nous dirés vous qu'il faut bien que vôtre Ouvrage soit excellent, puis qu'il a été acheté dix Ecus pour la Biblioteque de Monseigneur le Cardinal de Rohan; la cherté d'un Livre n'en prouve nullement la bonté. N'a-t-on pas vû des curieux pous-

ſer la folie juſqu'a donner quatre Louïs de l'*Hiſtoire & plaiſante Chronique du petit Jean de Saintré ?* l'ouvrage intitulé *Liber conformitatum &c. auth. Bartholamas de piſis*, eſt hors de prix & valoit 50. Ecus du tems de Scaliger. Deux petits Volumes de Servet furent vendus 450. liv. à la vente de la Bibliotéque de M. Du Fay. avec quel empreſſement ne recherche-t'on pas, les *penſées de Simon Morin*, le *Theatro, Jeſuitico*, les *très-merveilleuſes victoires des Femmes du nouveau Monde, de Guillaume Portel*, les *Oeuvres de Marot*, de l'Edition de Nyort, l'*Athenée de Marolle*, dont on ne tira que vingt-cinq exemplaires: & cent autres Ouvrages pareils, qui ne ſont recommandables que par leur rareté. Mais finiſſons la diſgreſſion.

Il paroît que vôtre but a été de Critiquer en Général tous les Commentaires, & les Auteurs

Anciens. Il faut être fou pour éxécuter un projet aussi bisarre & aussi extravagant. Les Commentaires sont utiles, ils sont même absolument nécessaires; & sans les soins que les Savans se sont donnés, nous n'aurions pas l'intelligence d'une infinité de beaux endroits, dont les Auteurs Anciens sont remplis. Il a falu nous donner des instructions sur les mœurs, sur l'Histoire, sur les façons de parler: & c'est ce que j'ai fait dans mes *Remarques sur Horace*.

Puisqu'il est question de Remarques, je suis bien aise de répondre à une dificulté qu'on m'a faite, & qui prouve combien les Critiques sont souvent mal fondées. On seroit curieux, dit-on, de savoir, quel Auteur Ancien m'a fourni les noms des membres de l'Académie que j'ai trouvée à Rome du tems d'Auguste, & dont j'ai parlé avec autant d'as-

ſurance, que ſi j'en avois eû les Régiſtres entre les mains. On prétent parlà que j'ai puiſé ces ſortes d'Hiſtoires dans mon imagination : mettons en évidence la mauvaiſe foi de mes Cenſeurs.

Alors Dacier ouvrit ſon Commentaire ſur l'Art Poëtique, & lût ce qui ſuit.

Si l'on en croit Théodore Marcile ; l'Académie d'Auguſte, eut un grand avantage ſur toutes les autres, qui n'étoient compoſées que de cinq ou de ſept Juges tout au plus, car il aſsûre qu'elle en avoit vingt, qu'il compte tous l'un après l'autre, comme s'il avoit vû leurs lettres, ou aſſiſté à leur réception. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il nous eût apris d'où il a tiré une particularité ſi remarquable, car j'avoue que je n'en ſçai rien.... en tout cas il n'a pas mal choiſi ; voici les noms de ces Académiciens

Virgile, Varius, Tarpa, Mecenas, Plotius, Valgius, Octavius, Fuſcus, les deux Viſcus, Pollion, les deux Meſſala, les deux Bibulus, Servius, Furnius, Tibulle, Piſon le pere, & Horace. Comme on donne rarement des bornes à ſes conjectures, il veut &c. On voit par là, continua Dacier, que l'Hiſtoire de cette Académie n'eſt pas de moi, mais de Marcile, & que je ne l'ai raportée qu'en uſant d'un correctif néceſſaire. S'il eſt permis de prêter à un Auteur des idées qu'il n'a jamais eûës, je ne ſçai qui ſera déſormais à couvert du ridicule qu'on voudra lui donner dans le monde : j'aurois crû que ce droit étoit réſervé au ſeul Abbé Desfontaines ; mais comme la calomnie à coûtume de s'afermir, à meſure qu'elle ſe répand ; perſonne n'a examiné ſi ce qu'on me reproche étoit bien fondé :

la Censure hazardée a été du goût de l'Abbé Camusat, & a été copiée depuis par le pere Nicéron. Je reviens à Mathanasius.

Il vous tient bien au cœur ce Mathanasius, dit alors l'Abbé Archimbaud. Savés vous bien que malgré tous vos eforts, il sera toûjours lû avec plaisir: le Public est interessé à la réputation de cet Ouvrage; il lui a plû, & on ne sauroit désormais l'ataquer, sans faire le Procès à son goût & à son discernement. Les Remarques sur le *Chef-d'œuvre d'un inconnu* sont pleines de saillies vives & heureuses: c'est une idée neuve & amusante: elles plairont toûjours, & même aux personnes qui conviendront de bonne foi, que ce Livre a dû tout son succès, au ridicule outré qu'on s'est ataché d'y répandre, sur la Nation des Commentateurs.

Cela ſeroit bon, interrompit Tannegui Le Fevre, ſi l'Auteur dont vous faites le Panegirique, s'étoit contenté de railler les faiſeurs de Commentaires, dont l'imagination creuſe, veut à force de ſubtiliſer, trouver dans les Auteurs qu'ils commentent, des beautés qui n'y ſont pas. Auſſi prévenus que l'eſt un amant pour ſa Maîtreſſe, tout eſt beauté pour eux; chaque mot leur ſemble un chef-d'œuvre; les penſées, les expreſſions les plus communes, ſont quelquefois le ſujet de leur admiration. C'étoit-là le ridicule qu'il faloit ſaiſir, & c'eſt ce que vôtre Mathanaſius n'a pas fait: il introduit ſur la Scene un Pedant impertinent & ridicule, qui fait ſur une Chanſon ridicule, & impertinente, un Commentaire encore plus impertinent & ridicule; qui d'ailleurs n'a aucun raport avec les Commentaires qu'on

nous a donnés jusqu'à présent. Il cite à perte de vûë tout ce qui s'est présenté, au hazard, sans choix, sans discernement. Qu'en est-il arrivé? Messieurs nos Petits-Maîtres en bel esprit, ont été ravis de trouver un Livre qui fait fort bien l'apologie de leur ignorance & de leur paresse: delà ils concluent avec plaisir que l'étude des Anciens Auteurs est inutile: ils se félicitent de n'avoit pas perdu leur tems a les lire, ils adoptent agréablement les railleries qu'on fait des Savans qui les ont commentés, & comblent d'éloges Voltaire pour avoir dit dans son *Temple du goût*, que Saumaise est un Pédant, & que Dacier connoît tout dans les Anciens, hors la grace & la finesse.

Voltaire alloit répondre, lorsque Desforges-Maillard le regardant d'un air de dépit; pourriés-vous, lui dit-il, nous aprendre

par quel enchantement, mes *Poësies* vantées comme des Chef d'œuvres, par des Connoisseurs tels que vous, & Nericaut-Destouches, lorsqu'elles paroissoient sous le nom de *Mademoiselle de Malcrais*, sont devenuës détestables, depuis qu'on a découvert, que Desforges en étoit l'Auteur; c'est à dire, que pour enlever vos sufrages, il n'y à qu'à se métamorphoser en Fille? Je n'ignorois pas que le beau Sexe n'eût chés-vous de grands Privileges; la Lecouvreur en peut parler savanment; mais je n'aurois jamais crû, que pour faire le galant, on dût se ranger dans la classe de ces Ecrivains méprisables, qui soufrant le froid & le chaud, poussent l'éfronterie jusqu'à déchirer le même ouvrage, qu'ils ont loués avec excès, peu de tems auparavant. Si jamais quelqu'un s'avise de faire votre Eloge Historique, on ne

manquera pas d'y insérer cette Anecdote. Un Auteur, dira-t-on, publia des *Poësies* sous le nom emprunté d'une jeune Fille; tous les beaux Esprits se réuniret npour lui prodiguer des éloges : Voltaire parut des plus empressés à lui faire sa cour : voici le commencement d'une épître qu'il lui adressa.

Toi, dont la voix brillante à volé sur nos rives,
Toi, qui tiens dans Paris nos Muses atentives,
Qui sais si bien associer,
Et la Sience, & l'Art de plaire,
Et les Talens de Deshoulieres,
Et les Etudes de Dacier,

Malheureusement l'enigme fut dévoilée, on s'aperçût, que Malcrais de la Vigne, n'étoit qu'un masque, dont un homme se couvroit. Voltaire se rétracta, & se vangea sur Desforges Maillard du piége dans lequel il avoit donné. Ce trait vous fera un honneur infini dans la Postérité,

La Clède Auteur d'un *Histoire de Portugal*, voulut prendre le parti de *Voltaire*, mais Prévot-d'Exiles lui dérobant la parole ; il ne faut point, dit-il, perdre le tems en discours inutiles ; ce jour consacré à la réforme ne doit être employé qu'à des remontrances serieuses. On devroit ce me semble arrêter la plume de ces Auteurs mercenaires, qui nous accablent chaque jour de leurs méchantes productions. A-peine un illustre Guerrier a pris place parmi les Demi-Dieux, que ces Ecrivains afamés, mettent à contribution les *Gazettes* & le *Mercure* ; compilent des faits mille fois rebatus, & donnent éfrontément, ces tristes avortons, sous le nom de *Mémoires du Maréchal de Villars*, *où du Duc de Berwick*. C'est en vain qu'on leur répresente les dificultés qu'il y a d'écrire l'Histoire des Grands

Hommes, témoin *la vie de Turenne*, qui n'a contenté ni les Gens de Guerre, ni les Beaux Esprits. Ils aiment mieux prendre pour modelles, Grimaret & Gayot De Pittaval que l'Auteur qui vient de publier *l'Histoire du Duc d'Orleans*. Il se trouve neanmoins des Gens qui leur aplaudissent; on ne lit que ces nouveautés, & le tems qu'on devroit donner à nos bons Historiens, ne s'employe qu'a la lecture de ces faiseurs de *Mémoires*, qui ne laissent pas le loisir de reprendre haleine, tant ils s'empressent de multiplier le nombre des méchans livres.

Et puisque nous en sommes sur les mauvais ouvrages, il en paroît un depuis quelque tems, qu'on ne sait à qui atribuer, & dont-il n'y a pas d'aparence que personne veüille se déclarer le Pere: ce n'est pas qu'on ny reconnoisse

noiſſe de l'eſprit & du feu, mais on ſe plaint qu'il y manque trois choſes, dont-il n'eſt jamais glorieux d'être mal pourvû; de l'honnêteté, du jugement & du goût. Après bien des ſueurs, & des peines, il eſt triſte pour un Ecrivain d'être ainſi forcé de cacher ſon nom, comme s'il n'avoit gagné par ſon travail, que de ſe faire à lui-même le mal dont-il menaçoit les autres.

On nomme ce livre *Voyage Merveilleux du Prince Fanférédin dans la Romancie* &c. La première acuſation, ſe prouve, dit-on, par la manière ofençante dont l'Auteur traite pluſieurs perſonnes, qui méritoient plus de conſidération: la ſeconde par le fond même de l'Ouvrage, qui roule ſur deux ſupoſitions toutes contraires, c'eſt-à-dire, tantôt ſur l'une & tantôt ſur l'autre, ſans qu'il paroiſſe que l'Auteur ait

conçu son propre dessein. On ne sait s'il déclare absolument la guerre à tous les Ouvrages d'imagination, où s'il n'en veut qu'a ceux qui sont mal exécutés: de sorte que ses principes, ses raisonnemens ses, fictions, ses exemples, ses censures & ses éloges paroissent un tissu perpétuel de contradictions. Enfin, il est acusé de manquer de goût; & la preuve se tire non seulement de sa fiction, qui est grossièrement imaginée, mais encore plus de sa Critique, qui porte presque toûjours à faux, & qui condamne, ou qui loüe sans aucune marque de discernement. Il y a donc beaucoup d'aparence que le dégoût qu'il veut inspirer pour un grand nombre d'Ouvrages, tombera directement sur le sien.

On s'étoit promis quelque chose de meilleur du titre d'un autre Voyageur, qui a donné à

ſa Rélation le nom d'*Hiſtoire d'un Voyage Litéraire fait en 1733. en France, en Angleterre & en Hollande* &c. Mais, plus ces ſortes d'Ouvrages ont d'agrément, lors qu'ils ſont heureuſement executés, plus ils paroiſſent peſans & ennuyeux, quand l'Auteur a manqué ſon but. Il eſt vray que celui-ci n'avoit pas lui-même une grande opinion du ſuccès de ſon travail. C'eſt un Journal dit-il, fait à la hâte. Il auroit pû le rendre meilleur & plus inſtructif; mais cela lui auroit coûté trop de tems. L'excuſe eſt ſinguliere, mais elle n'eſt pas aſſés forte pour faire paſſer ſur les défauts d'un mauvais Ouvrage; & ſi on la ſupoſe ſincère, l'unique avantage dont-elle puiſſe être pour l'Auteur, eſt de conſerver au public l'eſpérance de recevoir un jour de lui quelque choſe qui lui faſſe plus d'honneur. Notre

Voyageur arrive à Paris ; dont-il admire le tumulte : il *bouquine* ſur les Quais où il achete quelques vieux livres, dont-il rend compte à ſes Lecteurs. Il voit quelques Gens de Lettres, qu'il louë pêle-mêle & ſans diſtinction. Il aſſiſte à une Proceſſion, où il s'étonne que les Ecleſiaſtiques ne rient pas les uns des autres, & par un trait dérudition leur aplique un paſſage de Cicéron, qu'il trouve admirable, & ſurprenant : *quod non videat Haruspex, cum Harus-picem viderit.* Il dîne chés un ami. Il va à Nanterre. Telles ſont les principales circonſtances de ſon Voyage de France. Il paſſe à Londres, dont-il rend à peu près le même compte. De là en Hollande où l'on n'eſt pas plus amuſé à le ſuivre. Enfin il retourne dans ſa patrie, où des avis, auſquels il ne peut s'empêcher de ſous-crire, l'obli-

gent de publier une Rélation si curieuse.

J'oublie qu'il se souvient de m'avoir vû à Londres. Mais en me comblant d'éloges, il empoisonne le compliment par un trait de satire, vague, & sujet aux plus noires interprétation. „ Je trouvai, dit-il, ce même jour " M. Prêvôt d'Exiles. C'est un " homme fin, qui joint à la con- " noissance des Belles-Lettres, " celles de la Théologie, de l'His- " toire, & de la Philosophie. Il " a de l'esprit infiniment, & sur " tout cet esprit de dévelopement " si nécessaire dans les matières " Métaphysiques. Tout le monde " connoît les agrémens de son " stile. Je ne parlerai point de sa " conduite, ni d'une action cri- " minelle dont-il s'est rendu cou- " pable à Londres. Cela ne me " regarde point ; je ne le consi- " dere que par raport à ses talens. "

„ Cela n'eſt-il pas excuſable dans
„ un Voyageur?

Je me ſuis atendu dépuis mon retour en France, à ces galanteries de Meſſieurs les Proteſtans, & je ne ſuis pas fâché d'avoir ocaſion de m'expliquer ſur la ſeule manière dont-je veux y répondre. S'ils prétendent décrier mon Caractère, je défie la calomnie la plus envenimée de faire impreſſion ſur les perſonnes de bon ſens, dont j'ai l'honneur d'être connu, dans quelque ſituation que je me ſois trouvé. S'ils en veulent à mes foibleſſes, je leur paſſe condamnation, & ils me trouveront toûjours prêt à renouveller l'aveu que j'ai déja fait au Public : qu'ils les déguiſent après cela ſous toutes ſortes de formes, je leur aurai beaucoup d'obligation, s'ils peuvent contribuer à augmenter mon repentir.

Ce que j'aprehende après ces quatre mots qui me ſont perſonnels, c'eſt qu'ils ne rendent mes rémarques précédentes un peu ſuſpectes. Le reſſentiment ne fait-il pas quelquefois les Critiques? je conviens qu'on en pourroit donner mille exemples; mais outre que la mienne s'acorde ici avec celle de pluſieurs autres Ecriavins, je ne la crois pas aſſés amère pour être raportée à une mauvaiſe ſource.

Si je n'y prenois garde, dit alors un Auteur moderne, on oublieroit à parler de ces Ecrivains qui inondent le Public de Romans écrits durement, ſans conduite & ſans caractère, la ſoif & la faim ſont les Muſes qui les inſpirent: ils n'ont ni aſſés de ſience pour écrire l'Hiſtoire, ni aſſés de génie pour travailler à des Ouvrages moraux. Ils barboüillent deux mains de Papier, d'un

ramas d'Avantures mal digèrées: ils les narrent sans goût & sans génie, portent leur Ouvrage chés un Libraire, & fussent-ils obligés de les vendre au poids, & de ne gagner que le double du papier, ils sont encore payés outre mesures. Si ces mauvais Auteurs réfléchissoient sur les talens & les qualités qui sont nécessaires pour faire un bon Roman, ces sortes d'Ouvrages ne seroient plus leur réfuge. Il faut peut-être autant d'esprit, d'usage du monde & de connoissance des passions, pour composer un Roman que pour écrire une Histoire. On n'aprend à peindre, les mœurs & les coûtumes que par une longue expériance. Il faut avoir examiné de près les diférens caractères, pour les pouvoir dépeindre dans le vrai. Comment un Auteur dont le métier ordinaire consiste à barboüiller du papier, à passer sa vie dans

un Caffé, ou dans ſa Chambre, peut-il définir juſtement un Prince, un Courtiſan, une Dame aimable ? Il ne voit jamais ces perſonnes qu'en paſſant dans les Ruës, & je ne crois pas que la Bouë dont leurs Equipages l'ont éclaboussé, lui ait communiqué une partie de leurs ſentimens.

Il n'eſt pas cependant de miſérable Auteur qui ne faſſe parler Duc & Ducheſſe à ſa fantaiſie : & lorſqu'un Homme du grand monde vient à jetter les yeux ſur ces Ouvrages ridicules, il eſt tout étonné de voir que la converſation de Margot la Revendeuſe, eſt miſe ſous le nom *de la Ducheſſe De*... ou *de la Marquiſe De*..... Quelques mauvais que ſoient ces Livres, on en vend cependant beaucoup : bien des Gens amateurs outrés de la nouveauté, & qui ne jugent des choſes que par la ſuperficie, achetent ces Ouvra-

ges & en parent leurs Bibliotéques, comme si c'étoient des productions de Marivaux, de Me De Lussan, de Crébrillon le fils, de du Castre d'Auvigni, du Marquis d'Argens, ou de l'Auteur des *Mémoires d'un Homme de qualité*.

Les Auteurs qui travaillent à des Romans, doivent s'atacher à Peindre les mœurs d'après Nature, & à dévoiler les sentimens les plus cachés du cœur. Comme leurs Ouvrages ne sont que d'ingenieuses fictions, ils ne peuvent plaire qu'autant qu'ils aprochent du vraisemblable. Tout ce qui tient du merveilleux outré, n'est pas prisé davantage chés les gens de goût, que ce qui sent le galimatias : l'un & l'autre vont ordinairement ensemble, & les Auteurs qui donnent dans des idées *Gigantesques* ou peu naturelles, ont ordinairement un stile de

Déclamateur, & qui vise à la diction pompeuse & inintelligible.

Le stile des Romans doit être simple ; il doit être plus fleuri que celui de l'Histoire, & avoir un peu moins d'énergie & de Majesté. La Galanterie est l'ame du Roman ; la grandeur & la jutesse celle de l'Histoire. Il faut beaucoup d'usage du monde pour exceler dans l'un ; il faut de la sience & de la politique pour se distinguer dans l'autre. Le bon sens, la précision, la justesse dans les caractères, la vérité dans les portraits, la pureté du stile sont nécessaires dans tous les deux. Les Dames sont les Juges nés de la bonté d'un Roman ; la posterité décide de celle d'un Histoire.

Ce qu'on vient de representer, interrompit un inconnu, est très-judicieusement remarqué ; mais que dirons nous de ces versifica-

teurs méprisables, dont les piéces insipides grossissent impunément les feüilles du Mercure de France. Ces vils Insectes du Parnasse, ne font rien qu'en dépit des Muses. Un Recüeil d'Epithetes & un Dictionnaire de Rimes leur sert d'Apollon : viennent-ils à enfanter une Ode Prosaïque, un méchant Madrigal, une Enigme puerile, ou quelque froide Epigramme, ils se regardent comme des Poëtes du premier ordre ; réglent les rangs sur le Parnasse, censurent impitoyablement *La Zaïre* d'Aroüet, *la Didon* de M. le Franc, & ne trouvent ni feu, ni délicatesse dans le *Perroquet* de l'Abbé Gresset.

Une Troupe de ces demi Savans dont les Caffés fourmillent, vient se joindre à ces nouveaux Aristarques. On voit alors des gens, sans nom, sans merite, avec le secours seul de leur impudence,

ce, se donner pour arbitres du bon goût, & témoigner un mépris général pour tout ce qu'il y a d'Auteurs distingués. S'il faut les en croire; Fontenelle est un génie médiocre. Boerhave & Chicoyneau sont des Medecins vulgaires. Fourmont n'entend pas les Langues. Freret, & le pere Souciet sont aussi ignorans en Chronologie que La Peyre d'Auzoles. Falconet, Beau-Sobre & La Croze n'ont point d'érudition. Le Président De Montesquiou n'est qu'un Pedant. Le pere Du Halde manque d'exactitude. Le pere De Charlevoix écrit mal. Le pere Scheffmacher, est un pitoyable Controversiste. L'Abbé d'Olivet, & l'Abbé Gédoyn, n'entendent pas les Auteurs qu'ils traduisent. Le Président Bouhier doit être mis au rang des mauvais Commentateurs. L'Abbé Segui est un harangueur ennuyeux: & L'Abbé

N

Du Resnel un Poëte du dernier Ordre. L'Auteur des *Lettres Juives* n'est qu'un méchant Copiste des *Lettres persanes* & *de l'Espion Turc*.

Il alloit continuer, lorsqu'un jeune Carme l'interrompant : il y a assés long-tems, dit-il, que j'entens parler les autres, il faut que je paroisse à mon tour, & que je contribue de quelque chose à la réforme à laquelle on veut travailler. Je ne puis soufrir que les premiers rangs dans la République des lettres soient occupés par des Savans, dont les écrits bien loin de plaire & d'instruire, ne sont propres qu'à faire des igrans, & à rebuter ceux qui auroient du goût pour l'Histoire & les Antiquités. Eclaircissons cette pensée par des exemples. Je serois curieux de connoître l'origine des Dieux & des Héros : Bochart & M. Hüet m'aprennent

que ce sont des Patriarches & des Capitaines Hébreux, dont les Poëtes n'ont fait que déguiser les Avantures ; ils prouvent ce sistême par des Paralelles qui frapent, par la conformité des usages, des évenemens, & par la ressemblance des noms. Ils entrent dans un détail infini, étalent une érudition immense, & m'accablent d'autorités.

S'il me survient des dificultés, Gerard Vossius, le pere Thomassin, le Pere Alexandre, Vormius le fils, Jean Le Clerc, M. De Lavaur achevent de me déterminer. Je crois voir clair comme le jour, que Moyse & Josuë ont été le modelle, sur lequel la plûpart des Dieux ont été formés.

Quelque tems après je me trouve avec une Troupe de Savans : on dispute sur la Mythologie. Je vois avec surprise que les raisonnemens, qui m'avoient parû con-

vainquans, ne sont tout au plus que des conjectures ingénieuses. On me prouve que Bochart & ses imitateurs ont si fort outré la matière, qu'ils semblent n'avoir fouillé dans l'Antiquité la plus reculée, que pour faire quadrer leurs conjectures à ce point d'erudition dont ils étoient entêtés.

Mais si vous voulés, me dit-on, quelque chose de solide sur ces matières, lisés les Ouvrages d'un Savant Suédois qui s'appelle Olaüs Rudbek; voyés ce qu'ont écrit Du Pezron, l'Abbé Banier, & l'Abbé Révérand: vous serés convaincu que ce qu'on vous raconte des Divinités Payennes, & des demi-Dieux, est une Histoire véritable dans le fond, dont le plus souvent, il n'y a que les circonstances qui soient fabuleuses.

Dans cette assurance je consulte

les Auteurs françois ausquels on vient de me renvoyer ; j'examine leurs preuves, leurs raisonnemens, leurs aplications ; partout je ne trouve que contradictions : ma derniere resource est de lire l'*Atlantica* de Rudbeck : j'y aprens avec un étonnement mêlé de plaisir, que ce n'est ni dans l'Egypte, ni dans la Sirie & encore moins dans la Grèce qu'il faut chercher l'origine des Dieux & des Héros : c'est dans la Suéde qu'ils sont nés. La Gréce à beau vanter les exploits de son Hercule, & de son Bachus, elle n'a été que l'écho de la Suéde. C'est véritablement dans ce païs que vivoient Saturne, Jupiter, Neptune, Pluton, Mars, Apollon, Mercure & les autres Dieux avant qu'ils alassent habiter l'Olimpe. On ne peut pas dire que ce soit une conjecture, puisque tous les noms des Divinités sont tirés de la Langue

Suédoise. Il y a bien plus. La Suéde étoit cette Isle Atlantique dont les Anciens ont débité tant de merveilles; c'étoit l'Isle des Hiperboréens; le Jardin des Hesperides; on y voyoit les Champs Elisées, le Stix, l'Acheron, & l'Enfer, que des Savans peu instruits avoient placés dans la Gréce occidentale.

Enfin c'est dans la Suede que les Siences & les Arts ont pris naissance. L'usage des Lettres y fut inventé, d'où il se répandit ensuite dans les païs Méridionaux.

Je suis charmé de ce sistème fortifié par toute l'érudition que peut fournir une vaste lecture, & je crois mes doutes éclaircis, lorsqu'on vient me dire, & ce ne sont pas des Savans du commun, que mon Suedois ne débite que des Paradoxes, & que tout ce qu'on peut dire de son opinion,

eſt qu'il lui a donné un air de vraiſemblance, dont on ne l'auroit pas crû ſuſceptible.

Parlà il eſt démontré qu'après une longue étude, je me trouve beaucoup plus ignorant qu'auparavant.

Veux-je m'inſtruire de l'Hiſtoire des Siécles les plus reculés, je ne trouve rien dans la plûpart des Chronologiſtes qui puiſſe ſatisfaire ma curioſité. Sous pretexte que le Législateur des Juifs a renfermé l'Hiſtoire de dix-huit Siécles dans l'eſpace de quatre où cinq petits Chapîtres, ils ſuivent cette methode, donnent des Liſtes décharnées d'une vingtaine de Patriarches, & croient avoir beaucoup fait en m'aprenant qu'un tel a vécu neuf cens ſoixante neuf ans.

Eſt-celà ce qu'on apelle écrire l'Hiſtoire? & parcequ'un Auteur aura eu des raiſons pour paſ-

ser sous silence, mille faits intéressans, faut-il que ceux qui travaillent sur le même sujet, envient la connoissance des ces mêmes faits à la posterité ? Le raisonnement seroit ridicule. Je ne prétens pas néanmoins qu'on imite les Rabbins, qui nous ont débité tant d'extravagances & de chimères. Je n'irai pas dire avec l'Abbé de Tilladet, que les premiers Patriarches à commencer par Adam, étoient tous d'une taille gigantesque ; qu'autrement on ne pourroit pas expliquer comment Noé auroit pû bâtir l'Arche, laqu'elle ne pouvoit contenir tous les Animaux qu'on y renferma, qu'en prenant les coudées dont parle Moïse pour des coudées de Géans.

J'abandonne toutes ces réveries compilées par Bayle, l'Abbé Bordelon & D. Calmet. Mais je voudrois que pour remplir le

vuide des prémiers Siecles, on prit pour modéle l'ouvrage d'un Religieux de notre Ordre, qui avoit tous les talens nécessaires pour reüssir a donner des Suplémens. Comme cet excellent livre est peu connu je vais vous en raporter le titre: *Generalis Chronologia mundi per R. P. F. Philippum... primum Carme-Litarum discalceatorum definitorem Generalem. Lugd. in 8o. p. p. 672.*

C'est un abrégé de l'Histoire Universelle divisée en six parties & qui finit au Mariage de Loüis le Grand avec Marie Therese d'Autriche.

Les trois premiers livres, qui ne vont que jusqu'à la Naissance de Moïse, font presque la moitié de l'ouvrage & sont remplis d'Anecdotes interessantes.

L'Auteur observe, (*p. 27.*) qu'Eve ne fût pas tirée de la tête d'Adam, de peur que la femme ne se crût

la tête de l'homme ; ni des piés, pour empêcher qu'on ne la regardât comme quelque chose de bas & de méprisable, mais elle fût formée d'une côte qui est près du cœur, afin que l'homme l'aimât plus tendrement.

(p.43.) Caïn lorsqu'il n'étoit qu'enfant, obéissoit à ses Parens: mais dès qu'il fût son maître, il se livra à tous les excès d'un Libertin ; de sorte que son Pere & sa Mere étoient dans une extréme afliction, d'avoir un fils aussi méchant & incorrigible.

(p.44.) Lorsque Caïn & Abel furent d'un âge à suporter les fatigues, Adam voulant soulager sa Famille, choisit Caïn, comme le plus robuste, pour labourer la terre. Abel fût destiné à paître les Troupeaux & a en tirer la laine. Eve de son côté qui avoit toute la peine du mènage, choisit ses plus grandes filles pour aporter

de l'eau, allumer le feu, & lui aider à faire la Cuisine.

(p.49.) Caïn fit des fortifications à la Ville qu'il venoit de Bâtir: comme il étoit ambitieux & grand politique, il établit des Loix pour empêcher que ses sujets n'usassent de violence les uns envers les autres, mais il leur permetoit d'oprimer les étrangers.

(p.50.) Caïn fût chassé par son fils Henoch, qui fût Roi d'Henochia mais cette Capitale ne pouvant plus contenir ses Habitans, on bâtit un grand nombre d'autres Villes aux environs; chacune eut son Souverain par tirannie, ou par droit d'élection.

(.p.53.) Lamech auteur de la Polygamie tua Caïn à la chasse; ce meurtre l'avoit rendu odieux à tout le monde: afin d'intimider ses ennemis, il dit un jour à ses femmes, on tirera vangeance sept fois du meurtrier de Caïn,

& soixante & dix fois du meurtrier de Lamech ; sachant que les femmes qui sont babillardes divulgueroient par tout ce qu'il venoit de dire.

(*p.55.*) Enos bâtit des Chapelles, où il y avoit des Images peintes pour exciter à la Dévotion.

(*p.56.*) Adam fût enterré sur le Calvaire par ses Enfans qui fondoient en larmes ; mais avant sa mort il leur fit un grand discours que notre Auteur raporte en abrégé.

(*p.77.*) Lorsque les Animaux sortirent de l'Arche, Noë leur donna sa Bénédiction ; avant de le quiter ils lui témoignerent la reconnaissance qu'ils avoient de ses bons traitemens, par mille caresses, que chacun lui fit à sa manière. Ceci s'entend des Bêtes sauvages : mais les Animaux Domestiques, comme les Poules, les Pigeons, les Chevaux, les

les Anes &c. Le ſuivirent pour demeurer avec lui, & le ſervir dans ſes beſoins.

(*p.*79.) Noë fixa ſa démeure dans une plaine en Armenie avec ſa femme Barthenon, ſes trois fils, & leurs femmes, Pandore, Noëlle & Sambethe, la premiere Sibille, qui dit elle même, dans le premier livre des Vers Sibillins, qu'elle étoit dans l'Arche avec ſon mari.

(*p.*83.) Pendant que ces quatre femmes avoient ſoin du ménage, les hommes donnoient tous leurs ſoins à cultiver la terre, & à nourrir leurs Troupeaux. Noë commença par faire un jardin qu'il remplit de graines de toute eſpece ; il les avoit aportées de l'Arche ; en ſuite il ſema du Blé & toutes ſortes de Légumes, planta un beau Verger, & enfin la Vigne. Tout cela reüſſit à merveilles.

(*p. 84*) Ce fût une grande impieté à Cham, d'avoir fait des railleries de son Pere. *Præsertim circa principium actuum partis generativæ de quâ se noverat immediatè propagatum.*

Je pourrois, continua le Carme, citer un grand nombre de passages tout aussi curieux, mais je craindrois d'abuser de votre patience : d'ailleurs ceux-ci me paroissent suffisans, pour nous donner une idée des Suplémens, que notre Auteur exact a jugé apropos de faire au texte de Moïse.

On a dit du pere Pétau, que s'il eût vû avant que d'écrire contre Joseph Scaliger ses divines Epitres, il ne l'auroit jamais ataqué, & moi je soutiens à plus forte raison, que si le P. Papebroc avoit lû l'Ouvrage dont je viens de raporter des fragmens, il n'auroit jamais écrit contre les P. P. Carmes.

Ce discours fût reçû avec de grands éclats de rire ; Apollon lui-même eut de la peine à conserver sa gravité ; le Carme se félicitoit d'avoir si bien parlé, lorsque l'Abbé Faydit le regardant avec un sourire moqueur ; en atendant lui dit-il, que votre Définiteur Général recompense dignement son Panegiriste, on vous prie de ne jamais paroître dans nos assemblées ; vous êtes trop Savant pour nous : si vous demeuriés ici plus longtems, on seroit tenté de croire que le Parnasse est devenu la décharge des petites maisons, mais continua-t'-il, en s'adressant au P. Berruyer, qu'a t'-on voulu dire par cette Epigramme.

Ton Livre unit l'amusant à l'utile :
Point ne prétens en critiquer le stile,
Et point ne veux en blazoner le Plan.
Mais *Berruyer*, si tu voulois me croire,

Tu prendrois soin qu'au beau titre d'*Histoire*,
Fût ajoûté le titre de *Roman*.

On apelle Romans, des Ouvrages où l'Auteur s'embarrassant peu de la vérité Historique, choisit un sujet feint en tout ou en partie, & l'orne de tous les Episodes qui lui paroissent propres à exciter la curiosité, & à entretenir l'atention du Lecteur, jusqu'au dénoûment qui en fait la fin. Je voudrois bien demander à vos censeurs, ce qu'a de commun votre *Histoire du Peuple Juif*, avec ces sortes de Livres ? Dira-t'-on que le texte des Auteurs Originaux est renfermé dans un Volume assés médiocre, & qu'il est impossible que vous y ayés pû trouver de la matière pour huit Volumes in quarto, sans être obligé de vous servir continuellement de nouvelles supo-

stions, où de remplir des vuides considérables par des Suplémens Romanesques ? Ce langage n'est bon que pour ces personnes toûjours disposées à condamner un Livre sur l'exterieur, & qui ne daignent jamais s'eclaircir avec l'Auteur, ni juger des raisons qu'il donne dans une Préface.

Vous avez fort bien prouvé dans la votre, qu'en travaillant sur les anciens mémoires, reünis avec soin, raprochés avec méthode, rangés dans leur ordre, expliqués dans une juste étendüe, acompagnés des éclaircissemens qu'ils exigent, des liaisons qu'ils suposent, & des réflexions qu'ils fournissent, on peut écrire une Histoire des Juifs, qui puisse paroître neuve à ceux qui croient la savoir le mieux, & capable de piquer leur curiosité. Cette Histoire

avoit besoin d'un tel secours ; à proprement parler elle ne consiste qu'en Mémoires Historiques qu'il faloit refondre en un Corps d'Ouvrage édifiant & agréable tout à la fois, dont les diférentes Parties liées ensemble puissent plaire & instruire. On souhaite une Histoire, où chaque fait singulier, se raporte à une fin générale, dans laquelle les Personnages de Concert entre-eux, entretiennent une scène non interrompuë jusqu'à l'entier dénouëment : où les Heros pensent, parlent, agissent : où leurs actions soient peintes, & non recitées : leurs discours entendus & non indiqués : leurs sentimens mêmes & leurs motifs dévoiles : où les évépemens préparés dans leurs causes, & revêtus de leurs circonstances, se passent sous les yeux, en sorte que leur raport, leur enchai-

nement, leur union deviennent ſenſibles. Prétendre en agir autrement, c'eſt riſquer de ne faire qu'un ſquelette décharné, ſans mouvement & ſans ame, de l'Hiſtoire du monde la plus vivante, & la plus animée, lorſque tout le texte qui en fait le fond eſt bien dévelopè.

Il eſt vray, comme vous l'avés judicieuſement remarqué, qu'on ne doit jamais s'écarter de la lettre : on ne doit ni ajoûter ni retrancher au fonds des monumens qu'on s'engage de repreſenter, & il faut bien ſe garder de donner pour explications des Mémoires Originaux ſur leſquels on travaille, leur altération manifeſte, ou des ſupoſitions, arbitraires. Chacun convient que vous avez parfaitement reüſſi : votre Ouvrage qui n'étoit édifiant que par la matiére eſt devenu agréable par le tour : tou,

tes les Parties en sont liées avec art, pour faire une Histoire suivie, à la manière de tant d'Histoires profanes, si généralement estimées, par l'ordre & la précision qui y regnent. Tous les Heros Juifs paroissent tour à tour sur la Scéne, y parlent, y agissent. Ce n'est plus un récitatif chargé de redites, où l'atention languit par la faute de l'Ecrivain, qui ne dévoile ni sentimens, ni motifs dans ses Heros : ce n'est plus enfin une Monotonie d'actions non préparées, & dépoüillées ordinairement de circonstances intéréssantes : vous avez sû ingénieusement vous précautionner contre ces défauts, on ne sauroit non plus sans injustice vous refuser les agrémens du stile. On y remarque des tours heureux, beaucoup de finesse & de netteté dans l'expression.

J'ai bien compris que c'étoit à la néceſſité de plaire au Siecle où nous vivons, & au deſir de vous acommoder à la délicateſſe moderne, qu'étoit duë la civilité preſque Françoiſe des Patriarches : vous avez bien fait de proſcrire leurs manières de s'exprimer à la façon des Orientaux, pour leur ſubſtituer une partie des notres. Ces anciens uſages étoient capables de rebuter vos Lecteurs ; il ſeroit ridicule d'objecter que cela répand un air Romaneſque ſur tout l'Ouvrage : on veut aujourd'hui que les Anciens adoptent nos mœurs, prennent nos manières, & parlent notre langage. Il faut les faire parler comme ils parleroient eux-mêmes parmi nous, s'ils vouloient nous faire entendre ce qu'ils ont penſé & ſenti. Les Grecs & les Romains ſe ſont rendus il y a long-tems ; il

étoit tout autrement nécessaire de naturaliser parmi nous les Heros Juifs : l'ancienne simplicité est absolument incompatible avec le caractere du Siecle, & son goût est si dificile, qu'on ne peut mériter ses aplaudissemens que par une aveugle complaisance.

Le P. Berruyer se disposoit à répondre ; mais un de ses amis, disciple du P. Hardouïn, apostrofant l'Abbé Faydit ; si j'en suis crû lui dit-il, on enverra des Députés aux Freres de S. Lazare, pour les remercier d'avoir sû si bien changer votre stile & vos manières. On auroit atendu de vous une Critique assomante & pedantesque, semblable à celle que vous avez faite des Avantures de Télémaque, mais depuis vos retraites involontaires, vous n'étes plus reconnoissable, votre esprit s'est tourné vers la

plaisanterie, vos railleries sont fines & spirituelles, l'Ironie vous sied on ne peut mieux. Il est vray que tout ce que vous venés de dire, n'est qu'une Parodie insipide, & grossierèment pillée d'un Article de la *Bibliotéque Françoise*, mais on ne peut disconvenir que vous n'ayés de grandes dispositions pour le ton badin; encore quelques corrections de la main des Freres, & vous serés bien-tôt un modelle en ce genre.

Il y a long-tems, repliqua l'Abbé Faydit, que j'ai essuyé de semblables reproches. Les *Trevousiens* ont écrit dans leur mois d'Avril, que j'avois été traité comme Gregoire de Nazianze, qui dit de lui-même, *duris flagellis non semel cæsus fui*; & que je me consolois par ma conformité avec ce Pere Grec. Le seul respect que j'ai pour les Jesuites,

m'a empêché de leur repliquer, ce que j'ai repondu aux gens qui m'ont fait pareille insulte ; qu'il falloit être insensé pour le croire, & bien impudent pour me l'oser dire en face, & pour l'Imprimer dans des livres & des Satires.

Les Auteurs de cette calomnie sont Desfourneaux & La Bizardière, qui ont fait deux Libelles difamatoires contre-moi, l'un en Vers & l'autre en Prose ; l'un dans une feüille volante qui se vend deux Liards, & l'autre dans un méchant Livre. Dont-il ne s'est encore vendu presqu'aucun Exemplaire, intitulé *les Caractères des Auteurs Anciens & Modernes*, Je n'ai point allégué contre-eux la Loi de *Famosis Libellis*, qui condamne ces sortes d'Auteurs à être pendus, ni la nouvelle Ordonnance du Roi contre les injures, qui condamne

damne à la prison ceux qui en disent.

Le Public m'en a vengé par le mépris qu'il à fait de ces deux Ouvrages. Il n'y a eu qu'une opinion sur leur sujet, c'est que l'Auteur des Vers ne sait pas les premiers élemens de la Poësie Françoise, & qu'il n'y a ni rime ni raison dans ses Vers; & que l'autre n'a jamais lû les Auteurs, dont il se mêle de faire les caractères, & qu'ils sont tous oposés à ceux dont il parle. Je leur ai apliqué ce Vers de Virgile,

Qui Bavium non odit, amet tua carmina Maevi.

Il alloit continuer, lorsque Mercure entra dans l'Assemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il aportoit quelque nouvelle importante. Tous ceux qui étoient près du Trône, s'en éloignerent

P

par respect, & le Messager des Dieux ne se fut pas plûtôt acquité de sa commission, qu'Apollon dit d'un ton émû; les ordres du Grand Jupiter ne me permettent pas de rester plus long-tems parmi vous. Je vous quite avec regret, dans une conjoncture où ma présence seroit le plus nécessaire. J'allois travailler à une réforme des abus qui deshonorent mon Empire; mais le destin s'y opose, & semble faire naître chaque jour de nouveaux obstacles, qui m'empêchent de pourvoir au bien de mes Sujets. En atendant qu'il se présente une ocasion plus favorable, j'ai jugé qu'il seroit à propos de publier des Réglemens au sujet des remontrances qu'on vient de faire.

A ces mots le Dieu se leva, & aïant fait aprocher les Muses & les principaux du Parnasse,



pour prendre leurs avis, on fit une Ordonnance conçûë en ces termes.

APOLLON, PAR LA GRACE DE JUPITER, ROI DU PARNASSE ET DE L'HELICON: A tous presens & à venir, SALUT ET SCIENCE GALANTE. Comme le bon ordre est le plus solide fondement de la durée des Etats, qu'il assure le repos des Familles & le bonheur des Peuples: Nous avons employé jusqu'ici tous nos soins pour l'entretenir au dedans de nôtre Royaume par l'autorité des Loix: C'est pourquoi, ayant reconnu par le raport de personnes de grande expérience, que nos Ordonnances sagement établies pour reformer les abus qui se sont glissés dans la République des Lettres, étoient négligées, ou changées par le tems, la malice ou

l'ignorance des Auteurs, que même on étoit acablé de méchans Livres, qui de tout tems ont été regardés comme le fleau de l'esprit, le suplice des oreilles, la profanation des Presses, la ruine des Libraires &c. Ce qui causeroit des désordres plus que Gothiques dans toute l'étenduë de nôtre Empire. Nous avons jugé nécessaire d'y pourvoir par de nouveaux Réglemens.

A ces Causes, de l'avis de nôtre Conseil & de nôtre certaine science, pleine puissance & autorité Divine, Nous avons dit, déclaré & ordonné, disons, déclarons, ordonnons & nous plaît ce qui en suit.

Article I.

Defendons à tous Auteurs de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'employer les

injures dans leurs contestations Littéraires & n'entendons que l'Auteur des *Lettres Juives*, soit moins tenu que les autres à exécuter la présente Ordonnance.

Article II.

Enjoignons à Daillé, Bayle, Le Clerc, Barbeyrac Beausobre & à leurs imitateurs, d'avoir pour les P. P. le respect & la vénération qui leur sont dûs.

Article III.

Défendons à l'Abbé Lenglet les commentaires obscénes, les Anecdotes scandaleuses & sur tout d'attribuer ses Satires à des gens d'honneur tels que Brossette, à peine d'être puni comme Calomniateur.

ARTICLE IV.

Recommandons aux bons écrivains, de mépriser les censures de l'Abbé Desfontaines.

ARTICLE V.

Condamnons Chorier à faire Amende-Honorable tête nue & la corde au coû jusqu'à ce qu'on ait fait de lui & de ses semblables une punition exemplaire.

ARTICLE VI.

Défendons à tous Abbés, Chanoines, Evêques, Archevêques & Cardinaux de faire des Vers de galanterie ; permetant néanmoins à ceux qui ont le génie Poëtique, de s'exercer sur toute autre matière serieuse & badi-

ne, à l'exemple de l'Abbé Greffet.

ARTICLE VII.

Confisquons comme Marchandises de contrebande les Etymologies forcées, les dissertations Pédantesques, & les Poësies qu'on ne peut entendre sans le secours des Commentateurs.

ARTICLE VIII.

Ordonnons que les vrais Savans soient respectés, & défendons à Voltaire de les traiter de Pédans.

ARTICLE IX.

Voulons que le nombre des Commentateurs soit réduit à la moitié. Donnons plein pouvoir au Docteur Mathanasius de tour-

ner en ridicule les Burmans & autres Portefaix de la République des Lettres.

Article X.

Défendons à Voltaire & à Néricaut Des Touches de loüer les Ouvrages médiocres, sous prétexte que des filles en sont les Auteurs.

Article XI.

Exhortons les Journalistes à faire sentir les beautés d'un Ouvrage, en même-tems qu'ils en relèvent les défauts. Leur défendons de prêter leurs propres idées aux Auteurs qu'ils censurent, & d'aller continuellement à la chasse aux mots comme l'Abbé Desfontaines.

Article XII.

Recommandons à tous les bons

Eſprits la lecture d'Homere & de Virgile. Condamnons les détracteurs des Anciens à lire chaque jour pendant un quart d'heure les Paralleles de Perrault, ou bien l'Iliade traduite par la Mothe.

Article XIII.

Banniſſons des Terres de nôtre Empire tous Compilateurs de *Gazettes* & de *Mercures*. Ordonnons que les faiſeurs de *Mémoires* ne feront imprimer l'*Hiſtoire du Comte de Bonneval* qu'aumoins quatre ans après ſa mort.

Article XIV.

Condamnons au feu tous Romans remplis d'intrigues propres à corrompre le cœur en gâtant l'eſprit.

Article XV.

Défendons à tous Abbés Pe-

tit-Maîtres, demi-Savans & autres Héros du Caffé, de déchirer les Hommes Illustres dans la Republiques des Lettres. Voulons que les contrevenans soient marqués de la clef de saint Hubert pour la premiète fois, & s'ils retombent dans la même faute, qu'il soit procédé contr'eux suivant la rigueur des Ordonnances.

ARTICLE XVI.

Déclarons que nous ne reconnoissons point pour Historiens ceux qui travaillant sur les textes Originaux, tirent de leur imagination des suplémens Romanesques.

ARTICLE XVII.

Suprimons tous *Voyages Literaires* où il n'y a rien d'interessant, & releguons pour dix ans le

prince Fanferedin dans le païs de Romancie.

ARTICLE XVIII.

Interdiſons tous Auteurs Burleſques, mauvais plaiſans, & ordonnons que Marivaux fera Amande-honorable à l'Auteur des Avantures de Télémaque.

ARTICLE XIX.

Bien que le ſoin que nous prenons de nos États paroiſſe aſſés par le contenu aux Articles précédens & par la ſoigneuſe recherche que nous faiſons des moyens eſtimés les plus propres pour arrêter les déſordres dans leur naiſſance, & rejeter ſur les Délinquans le blâme, & la honte qu'ils méritent; néanmoins aprehendant qu'il ne ſe trouve encore des gens aſſés oſés, pour contrévenir à nos volontés, ſi

expreſſément expliquées, & qui préſument d'avoir des raiſons pour s'écarter des Régles communèment reçûës dans la bonne Litérature, Nous voulons que ceux qui ſe trouveront coupables d'une ſi criminelle contravention à nôtre préſent Edit, ſoient ſans rémiſſion chaſſés honteuſement de nos Etats; qu'ils ſoient dégradés de la qualité de favoris des Muſes, & déclarés Ecrivains mépriſables, & incapables de tenir jamais aucunes charges dans la République des Lettres; leurs Ouvrages Lacérés & brulés publiquement, ſans qu'ils puiſſent s'exempter de tel châtiment, quelques inſtances & ſuplications qu'ils nous en faſſent.

ARTICLE XX.

Et d'autant qu'on ſe plaint continuellement que le nombre des

des méchans Livres s'augmente tellement, qu'il s'en imprime plus dans un mois qu'on ne faisoit autrefois dans une année, ainsi qu'il paroît par le *Mercure de France*, Nous recommandons à nos Commissaires, d'empêcher qu'à l'avenir le nombre des mauvais Auteurs ne se multiplie, & qu'il n'en soit plus admis sur le Parnasse, sans Nôtre consentement.

ARTICLE XXI.

Et pour éviter qu'une Loi si sage, & si utile à nos États ne devienne inutile au Public, faute d'observation d'icelle, Nous enjoignons & recommandons expresément à nos Cousins les Commissaires ausquels apartient, sous nôtre autorité, la connoissance & décision des choses qui concernent l'honneur & la répu-

tation de nos Sujets, de tenir la main exáctement & diligemment à l'obſervation de nôtre préſent Edit, ſans y aporter aucune modération, ni permetre que par faveur, connivence ou autre voye, il y ſoit contrevenu en aucune manière, à peine d'être destitués de leurs charges & châtiés comme fauſſaires.

Voulons que la préſente Ordonnance ſoit gardée & obſervée dans tout nôtre Royaume, Terres & Païs de nôtre obéïſſance, à commencer le *11*. Juillet, de la préſente Année : Abrogeons toutes Ordonnances, Coûtumes, Loix, Statuts, Réglemens & Uſages diférens ou contraires aux diſpoſitions y contenuës. SI DONNONS EN MANDEMENT à nos amés & feaux Conſeillers, Cenſeurs Royaux, Journaliſtes, Aprobateurs, Critiques, & tous autres nos Officiers, que les preſentes,

ils gardent, observent & entretiennent, fassent garder, observer & entretenir, & pour les rendre notoires à nos Sujets, les fassent lire, publier & enrégistrer: CAR tel est nôtre plaisir: & afin que ce soit chose ferme & stable à toûjours, Nous y avons fait metre nôtre Séel. DONNÉ à Delphes au mois de Mai. L'An du Monde quatre cens soixante & quatorze mille sept cens vingt huit (selon la suputation des Philosophes Caldéens.)

Signé, APOLLON.

Et plus bas, par le Roi du Parnasse, DE BOZE.

Et à côté Visa FONTENELLE.

Pour servir à la Déclaration en forme d'Edit pour la Réformation des Belles-Lettres.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturient montes, nascetur ridiculus mus.